

CONSTANTINOPLE

DRAME MILITAIRE EN QUATRE ACTES ET VINGT TABLEAUX

PAR

MM. ALPHONSE ARNAULT, LOUIS JUDICIS ET JAIME FILS

MUSIQUE DE MM. FESSY ET SEMET

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE IMPÉRIAL DU CIRQUE, LE 11 AVRIL 1854.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DURIVEAU père, surnommé <i>Pan-tience</i>	MM. CHEVALIER.	LAZARE.....	} RICHARD.
LE VIEUX PANEL.....	THÉOL.	HASSAN.....	
LE COLONEL DURIVEAU.....	MOLINA.	ISSAR-BEG.....	PRÉVOST.
CÉSAR.....	GERPRÉ.	JUSSUF.....	ARTHUR.
BIDERLO.....	LABEL.	WASSILY.....	COCHET.
FRANÇOIS PANEL.....	BENJAMIN.	IGUROFF.....	ACHILLE.
TOM-JOHN.....	CH. FOTIER.	PREMIER CONDAMNÉ.....	NÉRAUD.
HASSEIN-BEY.....	COULOMBIER.	DEUXIÈME CONDAMNÉ.....	BORSA.
KARNITCHEFF.....	NOEL.	TROISIÈME CONDAMNÉ.....	RICHARD.
OMER-PACHA.....	SALLERIN.	UN GARDIEN.....	FÉLIX.
SCHAMYL.....	PASTELOT.	UN HUISSIER.....	ACHILLE.
LE SULTAN ADDUL-MEDJID.....	LARRET.	AISSE.....	Mmes CLÉMENTINE.
LE GRAND-VIZIR.....	CORDIER.	BOULBOULA.....	JOSÉPHINE.
LE PRINCE MENSCHIKOFF.....	BOILEAU.	SNAIL.....	HAVIER.
L'AMIRAL ANGLAIS.....	BORSA.	EGLANTINE.....	BERTAUD.
L'AMIRAL FRANÇAIS.....	RICHARD.	UNE FEMME.....	WJANAZ.
LE COMTE STORLOFF.....	CORDIER.	Un Soldat russe, un Sous-Officier, une Sentinelle, un Kalmouck, premier Turc, deuxième Turc, un Factionnaire, un Turc (soldat), Ali, un Esclave, un Officier Turc.	
L'AMIRAL RUSSE.....			

PROLOGUE.

Premier Tableau.

LES MINES DE S DÉRIE.

L'intérieur d'une mine d'argent en Sibérie. — Au troisième plan, à gauche, large ouverture conduisant à d'autres galeries. — A droite, blocs de rochers écroulés masquant l'entrée d'une petite galerie abandonnée depuis longtemps et dans laquelle on ne peut pénétrer qu'en dérangeant ces blocs de rochers. La voûte de cette chambre est soutenue par un pilier taillé dans le roc même et placé au second plan à droite. Il est miné à sa base de manière à pouvoir s'écrouler. A la hauteur de cinq pieds environ, une petite niche est pratiquée dans ce pilier. Cette niche, dans laquelle Panel et Duriveau ont sculpté un buste de Napoléon, est fermée par une pierre tournant sur pivot au moyen d'un ressort. On descend dans la mine par un puits dont on voit l'ouverture au-dessus de la seconde galerie de gauche, et au moyen d'un panier suspendu à une corde.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONDAMNÉS travaillant aux mines. — GARDIENS et SOLDATS Russes, puis PANEL et DURIVEAU.

(Au lever du rideau tous les condamnés travaillent. — Les gardiens et les soldats russes armés de knouts, se promènent au milieu d'eux. Ils menacent et frappent ceux qui s'arrêtent.)

UN GARDIEN, entrant par la galerie. Halte !
(Tous les condamnés quittent leurs travaux.)
Assez pour aujourd'hui !

PREMIER CONDAMNÉ. On a donc enfin pitié de nos fatigues puisqu'on nous fait cesser nos travaux plus tôt que de coutume ?

LE GARDIEN. Oui, notre czar vous accorde le repos pour le reste de cette journée. Bien plus, il a voulu que ce jour fût un jour de fête pour tous ses sujets. — Par ses ordres, un repas va vous être servi dans cette mine

même. Préparez-vous donc à célébrer le vingt-huitième anniversaire du couronnement de notre czar bien-aimé. (*Aux soldats et aux gardiens.*) Allons, vous autres, venez m'aider à tout préparer. (*Les gardiens et les soldats s'éloignent par la galerie de gauche.*)

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Il y a déjà vingt ans que je célèbre ainsi l'anniversaire du couronnement de notre czar bien-aimé. Vingt ans de travaux dans les mines de la Sibérie... vingt ans d'exil et de misère!... et je suis innocent!...

PREMIER CONDAMNÉ. A quoi sert la plainte? Quand l'espérance est morte, il faut se résigner. Voyez le père Patience et son inséparable compagnon le vieux Panel; avez-vous jamais entendu un murmure sortir de leur bouche, un soupir s'échapper de leur cœur? et pourtant il y a plus longtemps que vous qu'ils souffrent... la captivité de ces deux vieux soldats français date de 1815... Trente-huit ans! et ils ont toujours été calmes et résignés.

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Vous vous trompez. Lorsque j'arrivai ici, le père Patience, qu'on appelait alors le sergent Duriveau, était un homme de quarante-cinq à cinquante ans environ, alerte... vigoureux, une de ces natures de fer que rien ne peut abattre... dix-huit ans de captivité n'avaient pu dompter son caractère énergique. — Panel, de dix ans plus jeune que son camarade, était, grâce à son intarissable gaieté, la providence des condamnés. — C'était en 1832 : dans ces mines où les bruits du dehors ne pénétraient qu'après de longues années, j'apportai le premier la nouvelle de la révolution française de 1830. — En apprenant que le drapeau tricolore flottait sur la France, les deux vieux soldats de l'Empire versèrent des larmes de joie. Quelques jours après, une formidable tentative d'évasion eut lieu : Panel et Duriveau, qui étaient à la tête de cette entreprise, succombèrent après s'être défendus comme des lions. Ils furent soumis aux plus cruels supplices. — Pendant cinq ans, ils expièrent dans un cachot et sous le knout des bourreaux, ce que ceux-ci appelaient leur crime. Sont-ce ces cinq années de supplice qui abattirent leur courage?... Je ne sais; mais, lorsqu'ils revinrent parmi nous, encore tout pâles et tout brisés des tortures qu'ils avaient subies, Duriveau ne parlait plus qu'à de longs intervalles, et toutes ses paroles étaient des paroles de résignation. — Si bien que les condamnés, ses compagnons, le surnommèrent le *père Patience*. — Panel avait perdu sa gaieté et ne retrouvait quelques saillies qu'au souvenir de la France et des Cosaques, leurs anciens, leurs éternels ennemis!... Ils passaient les quelques instants de repos qu'on nous accorde si rarement, dans un isolement absolu. — Parfois même, ils demandaient comme une faveur, de demeurer dans la mine, tandis que nous allions pour quelques heures, respirer l'air

frais de la nuit ou nous chauffer aux rayons du soleil.

TROISIÈME CONDAMNÉ, bas. Ainsi, vous croyez que si on leur proposait de s'associer à un projet d'évasion...

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Ils se useraient. Tout désir de liberté est éteint dans leur cœur. « A quoi bon la liberté! nous répondrait Panel, puisque notre empereur est mort! »

TROISIÈME CONDAMNÉ. Alors, il faut nous passer d'eux.

DEUXIÈME CONDAMNÉ, vivement. Vous avez donc un projet?

TROISIÈME CONDAMNÉ. Chut! (*A ce moment, on entend une voix sortir du puits supérieur.*)

LA VOIX. Hola! hé! attention là-dessous!

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Qu'est-ce que cela?

PREMIER CONDAMNÉ. Des prisonniers sans doute qui nous arrivent. (*On voit descendre un grand panier dans lequel sont César, un autre condamné et un soldat russe.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CÉSAR, LE SOLDAT RUSSE.

CÉSAR, criant. Hé! là-bas, hé! pas si vite donc!... J'ai failli casser ma clarinette!

LE SOLDAT. Descendez!

CÉSAR. Ah! nous sommes donc arrivés enfin?... s'ichu voyage!... J'aime encore mieux les chemins de fer, on saute quelquefois, c'est vrai; mais du moins on y voit clair!... (*Il va se heurter contre un pilier.*)

PREMIER CONDAMNÉ. Prenez garde!

CÉSAR, se frottant le front. Merci il est bien temps! qui que vous soyez, vous, que je n'ai pas l'honneur de voir... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

LE SOLDAT, à César. Vous avez de la chance, vous.

CÉSAR. Merci!

LE SOLDAT. Vous arrivez un jour de fête, vous pourrez vous amuser. (*Se plaçant dans le panier.*) Enlevez!... (*Il remonte.*)

CÉSAR. Un jour de fête!... amère dérision!... (*Criant dans le puits.*) Va, soldat de l'autocrate... dis à ton maître que je suis ici par sa volonté, mais que j'en sortirai par la puissance de la mienne!... Ah! il m'est tombé quelque chose dans l'œil!

LES CONDAMNÉS, s'approchant de lui. Qui êtes-vous? d'où venez-vous? donnez-nous des nouvelles.

CÉSAR, les examinant à la lueur d'une lampe. Pardou, messieurs, mais permettez-moi de vous adresser d'abord une question, ensuite je répondrai à toutes les vôtres. Où suis-je?

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Vous êtes à Tobolsk, dans une mine d'argent appartenant à Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies.

CÉSAR. Une mine d'argent! je suis dans une mine d'argent!... Je vais donc savoir enfin ce que c'est que l'argent!... Ah ça! mais, alors c'est une récompense! c'est une indemnité que m'accorde le czar en m'envoyant

ici... Vous devez tous être riches comme des Crésus ?

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Oui... nous arrachons des trésors des entrailles de la terre, mais ce métal que nous arrosons de nos sueurs sert à payer les soldats qui nous gardent, les bourreaux qui nous frappent !

CÉSAR. Diable ! diable !

PREMIER CONDAMNÉ. Mais au nom du ciel répondez à notre impatience !.. dites-nous !..

CÉSAR. Qui je suis ?... un pauvre diable de musicien français attaché au théâtre de Saint-Petersbourg.

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Pourquoi êtes-vous ici ?

CÉSAR. Ah ! voilà... ce sont des détails de ménage et je ne sais si je dois vous dire... au fait, vous n'irez pas le répéter à Saint-Petersbourg, n'est-ce pas ?... Non... eh bien je vous apprendrai d'abord en confidence que je suis marié... à une femme...

TROISIÈME CONDAMNÉ. Parbleu !

CÉSAR. Attendez donc ! Est-il vif, celui-là ! Ça doit être un Gascon ou un Savoyard.

TROISIÈME CONDAMNÉ. Je suis Polonais.

CÉSAR. Qu'est-ce que je disais ? Je suis marié à une femme charmante, hélas !

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Pourquoi, hélas ?

CÉSAR. Parce que sa beauté est la cause de tous mes malheurs. Si ma femme n'avait pas été charmante, le boyard Karnitcheff n'en serait pas devenu amoureux, et si le boyard Karnitcheff n'en était pas devenu amoureux... moi, je ne serais pas... ce que je suis...

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Ah ! je comprends !

CÉSAR, lui serrant la main. Vous comprenez... O mon ami, car vous serez mon ami, vous qui m'avez compris !... J'avais deux passions : ma femme et ma clarinette... J'ai perdu ma femme... mais j'ai conservé ma clarinette ! (Il tire une clarinette de sa poche. L'instrument est enveloppé d'un fragment de journal. César dévide le papier et le jette à terre.) O mon instrument cheri ! toi qui me consoles de toutes mes mésaventures conjugales, sois-moi toujours fidèle, et sers-moi d'interprète pour exprimer mes joies ou mes douleurs ! (Il commence à air : A peine au sortir de l'enfance !... sur sa clarinette.)

DEUXIÈME CONDAMNÉ, interrompant César. Un journal !... des nouvelles !... des nouvelles politiques !

TOUS. Voyons ! voyons ! (Ils forment un cercle. Duriveau et Panel paraissent au fond et écoutent.)

DEUXIÈME CONDAMNÉ, lisant. « Saint-Petersbourg, dix décembre mil huit cent cinquante-trois. L'amiral prince Menschikoff, ministre de la marine, vient de partir pour Sébastopol, où il doit passer une grande revue de la flotte de la mer Noire. On le dit chargé d'une mission pour Constantinople. La question des lieux saints se complique de jour en jour, et pourrait bien amener une rupture entre la Russie et la Porte. C'est à

» l'influence de l'Angleterre et de l'empereur Napoléon qui règne aujourd'hui sur la France, qu'il faut attribuer cet état de choses. »

DURIVEAU. Hein ? qu'est-ce que vous avez dit ?

TOUS. Le père Patience !

PANEL. L'Empereur Napoléon ! Vous avez parlé de l'Empereur Napoléon ?

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Oui.

DURIVEAU. La date de ce journal ?

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Il est daté de Saint-Petersbourg, le 10 décembre 1852.

PANEL, avec joie. L'Empereur Napoléon règne sur la France ! Dites donc, sergent, avez-vous entendu ?

DURIVEAU. Obtempérez ! Je disais bien qu'il n'était pas mort !

CÉSAR. Un instant !... comme vous y allez, vous !... Ah çà ! mais vous ne savez donc pas ce qui se passe sur la terre ?... C'est donc un pays perdu que ce pays ?... on n'y reçoit donc pas les gazettes ?

PANEL. On y reçoit le knout... et sans payer d'abonnement encore !

CÉSAR. Ainsi, vous ignorez qu'une révolution nouvelle a eu lieu en France ? que ce beau pays, fatigué d'anarchie et de luttes stériles, a, par trois fois, acclamé le nom glorieux de son Empereur ? que huit millions de voix ont placé sur le trône impérial le prince Louis-Napoléon, le fils de la reine Hortense.

PANEL. Est-ce que je rêve, mon Dieu, est-ce que je rêve ! un Napoléon Empereur des Français !

DURIVEAU, aux condamnés. Mes amis, vous vous êtes souvent demandé, n'est-ce pas, pourquoi Panel et moi nous recherchons la solitude ? pourquoi, quand la pitié de nos bourreaux nous accordait-z-un instant d'existence au soleil, nous préférons rester dans cette mine seuls et abandonnés. Eh ben ! vous allez savoir le pourquoi, et vous comprendrez, par le culte que nous rendons au passé, la joie immense que nous cause cette nouvelle : « L'empereur Napoléon règne sur la France ! »

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Tiens, tiens ! le père Patience qui parle !

DURIVEAU, s'approchant du pilier et le désignant du doigt. C'est l'œuvre de dix ans, c'est le trésor de deux vieux soldats de l'empire : regardez ! (Il presse un ressort, une pierre du pilier tourne sur un pivot et découvre une petite cachette sur laquelle le buste de l'Empereur est sculpté dans la pierre, à côté d'une aigle de drapeau.)

DURIVEAU, se découvrant. A genoux, Panel, devant le buste de notre Empereur, devant l'aigle de notre drapeau, et remercions le bon Dieu qui nous a permis de vivre jusqu'à ce jour. (Les deux soldats s'agenouillent ; les condamnés s'inclinent.)

DURIVEAU, se relevant. Et maintenant-z-enfants, ce que nous avons toujours refusé jusqu'à cette heure, nous l'acceptons aujourd'hui. Vous avez un projet d'évasion ?...

TROISIÈME CONDAMNÉ. Qui vous a dit ?..

DURIVEAU. Je l'ai deviné.

CÉSAR. Un projet d'évasion !... Diable ! diable ! ça peut être dangereux !

PANEL. Dites donc, jeune homme, seriez-vous poltron, par hasard ?

CÉSAR, avec force. Je m'appelle César !... (*Changeant de ton.*) Mais je ne suis pas brave, c'est vrai.

DURIVEAU. Je connais vos plans... ils sont mauvais... Vous voulez tuer vos gardiens et remonter par le puits, couverts de leurs habits ?

TROISIÈME CONDAMNÉ. Oui.

DURIVEAU. Mais, là-haut, vous serez reconnus. Et alors même, toutes fois et quantes que vous ne le fussiez pas, comment sortiriez-vous du fort au milieu duquel vous vous trouverez ?

TROISIÈME CONDAMNÉ. Sortons d'ici d'abord, et ensuite, à la grâce de Dieu !

DURIVEAU. J'ai mieux que ça à vous proposer.

TOUS. Voyons !

PANEL. Écoutez le père Patience... il a retrouvé toute la verve de sa jeunesse !... Ah ! nous allons donc découdre du Cosaque !

DURIVEAU. Taisez-vous, blanc-bec ! et veillez à ce qu'on ne puisse surprendre notre conférence.

PANEL. Oui, sergent. (*Il place des sentinelles à l'entrée de la galerie et leur donne des instructions à voix basse.*)

DURIVEAU, désignant les blocs de rochers placés à droite. Voyez-vous ces rochers écroulés ? Ils masquent l'entrée d'une galerie abandonnée depuis trente ans... Je la connais, j'y ai travaillé ! mais, depuis l'éboulement qui l'a rendue impraticable, aucun de nos gardiens ne soupçonne son existence ; elle conduit obliquement à cinq cents toises au moins de la citadelle. A son extrémité, et à l'endroit le plus élevé, nous avons, Panel et moi, pratiqué un boyau qui aboutit au niveau du sol. Encore quelques coups de pioche... et la lumière pénétrerait pour la première fois dans cette sombre galerie, et nous pourrions respirer un air pur ! avec l'immensité sur nos têtes, avec un horizon sans bornes !... avec la liberté, enfin !

TOUS. Ah !

CÉSAR. Oui, oui ; mais dites donc, si nous sommes pincés, qu'est-ce qu'on nous fera ? Hein ?

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Jadis, on nous condamnait au knout et au cachot pour une tentative d'évasion... Aujourd'hui, et depuis l'arrivée du nouveau gouverneur, la punition est plus terrible !

CÉSAR. Ah ! fichtre !

DEUXIÈME CONDAMNÉ. On y ajoute la marque.

CÉSAR. La marque ! quelle marque ?

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Celle qu'imprime un fer rouge sur une épaule frémissante !

CÉSAR. Ah ! non, ah ! non. Partez sans moi... j'aime mieux rester ici.

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Que dites-vous ?

CÉSAR. J'ai besoin de me recueillir pour pleurer ma femme... et pour étudier ma clarinette !

PANEL. Lâche ! poltron ! tu n'es donc pas las de cette vie de misère ?

CÉSAR. Non, j'arrive, moi... ça me change !... J'aime mieux rester... Ah ! décidément, j'aime mieux rester.

DURIVEAU. Ce que vous demandez, jeune homme, est tout bonnement impossible !... Vous connaissez notre secret... j'en suis fâché, mais vous partirez avec nous, ou bien..

CÉSAR. Ou bien ?

DURIVEAU. Nous n'avons qu'un moyen de nous assurer de votre silence... nous l'emploierons à regret... mais nous l'emploierons.

CÉSAR, tremblant. Et ce moyen, c'est ?..

DURIVEAU. La mort !

TOUS. Oui ! la mort !

CÉSAR. La mort si je reste !... la marque si je pars !... O Léocadie !... dans quel pétrin m'as-tu fourré !

DURIVEAU. Eh bien ! jeune homme, qu'avez-vous décidé ?

CÉSAR, vivement. Mon choix est fait !... Je pars ! je pars !..

PANEL, aux condamnés. Il est très-bon, dites donc, le plan du sergent, mais je propose d'y ajouter un petit agrément... Nos gardiens vont, dans un instant, se réunir dans cette chambre pour fêter l'empereur Nicolas ; vous savez que leur habitude est de boire jusqu'à ce qu'ils roulent sous la table comme des bêtes brutes qu'ils sont ; nous profiterons de leur ivresse pour mettre à exécution notre projet d'évasion, bien... Mais quand nous serons dans la galerie, notre absence sera remarquée, peut-être, nous serons suivis, découverts...

CÉSAR, à part. O Léocadie !

TOUS. C'est vrai !

PANEL. Eh bien ! j'ai trouvé-z-un moyen d'assurer notre fuite.

TOUS. Lequel ?..

PANEL. Vous voyez bien ce pilier... il soutient seul la voûte de cette chambre... s'il s'écroulait, avec lui s'écroulerait la masse énorme qui est sur nos têtes !

TOUS. Eh bien ?

PANEL. Eh bien, mes amis... nous allons, avec nos pioches, déraciner sa base... nous y placerons quelques livres de poudre, qu'à tout hasard j'avais cachées sous ces rochers... Puis, lorsque les Russes seront abrutis par l'orgie, nous y mettrons le feu, et nous ferons crouler derrière nous, et sur leurs têtes, ces sombres voûtes qui, après nous avoir servi de prison, leur serviront de tombeau !

DURIVEAU, attendri. Panel ! vous êtes digne de moi. Cré nom de nom ! (*Aux condamnés.*) Et vous, enfants, jurez vous de mourir, ou d'être libres ?

TOUS. Nous le jurons !

CÉSAR. Ah çà, mais, ce ne sont pas des hommes, parole d'honneur ! ce sont des démons !

PREMIER CONDAMNÉ. Mais celui qui mettra le feu à la mine est un homme perdu !

DURIVEAU, froidement. Très-probablement.

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Qui donc se chargera de cette mission périlleuse ?

DURIVEAU et PANEL, en même temps. Moi ! tous. Vous !

PANEL. Moi, sergent, c'est moi qui ai eu l'idée.

DURIVEAU. Mais c'est à moi de l'exécuter... je suis le plus vieux.

PANEL. Raison de plus.

DURIVEAU. Je suis votre supérieur, monsieur Panel.

PANEL. Non, sergent, cette fois je ne vous céderai pas.

DURIVEAU, se fâchant. Panel !

PANEL, se fâchant aussi. Sergent ! (Les deux vieux soldats se regardent avec colère, puis une larme vient aux paupières de Duriveau. Il tend la main à Panel et lui dit d'une voix attendrie :)

DURIVEAU. Allons, mon vieil ami, fais ça pour moi...

PANEL. Non, Duriveau, non ; mais songe donc que tu peux revoir la France !... embrasser ton fils !...

DURIVEAU. Ma femme est morte assassinée par les Cosaques en 1815, mon fils a dû partager son sort !... Mais toi, Panel, tu as une sœur que tu as laissée bien vivante... tu as un neveu que tu as embrassé dans son berceau avant de livrer notre dernier combat, tu peux les revoir... tu les reverras... je le veux... je t'en prie !

PANEL, ému. Duriveau !...

DURIVEAU, lui prenant la main. C'est dit, n'est-ce pas ?

CÉSAR, pleurant. Ils sont superbes ! ma parole d'honneur ! ils sont superbes ! ils donneraient du courage à une poule mouillée ! mort et carnage ! enfer et damnation ! Où sont les Russes que je les extermine !

PREMIER CONDAMNÉ, regardant au fond. Les voici.

CÉSAR. Les voici !... Ah ! les voici !... calmons-nous... sachons dissimuler ! (Il prend sa flûte et joue l'air : Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?... le tout assaisonné de couacs.)

SCENE III.

LES MÊMES, LE GARDIEN, SOLDATS RUSSES, portant une table et des provisions ; puis KARNITCHEFF.

LE GARDIEN. Placez ici cette table... (À César.) Taisez-vous donc, vous nous écorchez les oreilles !

CÉSAR, à part. Cet homme assurément n'aime pas la musique !

LE GARDIEN, aux condamnés. Que dites-vous donc là-bas ?... Allons, parlez tout haut... Je n'aime pas qu'on chuchotte, c'est ainsi qu'on conspire.

DEUXIÈME CONDAMNÉ. Vous disiez donc que

vous aviez perdu votre femme, monsieur César ?

CÉSAR. Moi !... je ne disais rien du tout.

PANEL, le poussant. Parlez donc... dites donc ce que vous voudrez... vous voyez bien qu'on nous observe. (À ce moment un homme enveloppé d'un grand manteau, s'avance par la galerie, et écoute.)

CÉSAR, vivement. Ma femme... Oui, oui, monsieur... j'ai perdu ma femme... ma chère Léocadie ! Hélas ! elle m'a été enlevée le 5 décembre dernier...

L'HOMME. Le 6 décembre.

CÉSAR, tressaillant. Hein ! qu'est-ce que c'est ?

L'HOMME. Je rectifie une date... continuez.

CÉSAR, à part. Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?... (Haut.) Je crois que vous avez raison, oui, monsieur, oui, c'est le 6 décembre que cet événement est arrivé. Hélas ! il me semble que c'était hier !... C'est un boyard russe, nommé...

L'HOMME. Alexandre Karnitcheff.

CÉSAR. Qui l'a enlevé, oui, monsieur, oui. (À part.) Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? (Haut.) Mais, pardon, monsieur, comment savez-vous cela, vous ?

L'HOMME. Que vous importe... je le sais... continuez.

CÉSAR. Ma femme se défendit héroïquement, monsieur !...

L'HOMME. Vous vous trompez... elle monta d'elle-même dans la voiture.

CÉSAR, ébahi. Ah ! vous croyez !... Au fait, c'est possible ! elle était coquette, ma femme ! (À part.) Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? (Haut.) Mais elle était vertueuse, monsieur !... et elle résista, j'en suis sûr, à l'infâme ravisseur !

L'HOMME. Peut-être.

CÉSAR, se fâchant. Monsieur !... (Changeant de ton.) C'est possible... elle était coquette, ma femme ! Mais pour en parler ainsi, vous la connaissez donc ? vous avez donc assisté à l'entrevue ?... (Avec force.) Connaissez-vous le ravisseur ?...

L'HOMME, jetant son manteau. C'est moi.

TOUS LES CONDAMNÉS. Le gouverneur !

CÉSAR, à part. Karnitcheff !... je suis perdu !

KARNITCHEFF, riant. Ah ! ah !... vous aimez beaucoup votre femme, à ce qu'il paraît, monsieur César ?

CÉSAR, tremblant. Oui, monseigneur... c'est à-dire...

KARNITCHEFF. Eh bien, rassurez-vous, je puis vous donner de ses nouvelles...

CÉSAR. Ah ! monseigneur... que de bonté !...

KARNITCHEFF. Je l'ai vendue hier à un marchand d'esclaves qui part pour la Turquie, et si jamais vous allez à Constantinople, ce qui n'est pas probable, vous pourriez la retrouver dans le harem du sultan.

CÉSAR. Vendue !... ma Léocadie, vendu !... ah ! j'en mourrai !

LES CONDAMNÉS, bas. L'infâme !

KARNITCHEFF, se retournant. Hein ? qu'y a-t-il ?... des murmures, je crois... Allons, qu'on

se réjouisse, et qu'on s'apprête à fêter dignement l'anniversaire du couronnement de notre gracieux souverain... ou sinon!...

PANEL, *bas*. Le knout!... voilà comment ils pratiquent la gaieté, ces vilains Calmoucks!

KARNITCHEFF, *au gardien*. Veille à ce que tout se passe selon mes ordres; moi, je retourne au fort. (*Il remonte par le puits.*)

PANEL, *bas*. Dites donc, sergent... il s'en va... Quel malheur!

DURIVEAU. Bah! il en restera toujours assez! Soyez tranquille, monsieur Panel.

LE GARDIEN. A table! (*Les soldats se mettent à la table; les condamnés s'asseyent par terre dans des postures différentes. On leur donne à manger et à boire.*)

LE GARDIEN. Buvez ce premier verre à la santé de l'empereur Nicolas.

TOUS LES SOLDATS. A la santé de l'empereur Nicolas!

LE GARDIEN, *aux condamnés*. Allons, et vous?

PANEL, *bas*. Je ne peux pas!... il me semble que ça me brûlerait le gosier.

DURIVEAU. Taisez-vous... (*Élevant son verre dans la direction de la cachette où est placé le buste de Napoléon*) A la santé de l'Empereur!

TOUS LES CONDAMNÉS. A la santé de l'Empereur!

PANEL, *riant*. Enfoncés les Cosaques!

LE GARDIEN. A la bonne heure, vous êtes raisonnable, vous, père Patience... Allons, buvez, faites-moi raison!

DURIVEAU. Volontiers. (*Il verse au gardien et le fait boire jusqu'à ce que celui-ci tombe ivre mort sur la table.*)

CHOEUR DES SOLDATS.

Air nouveau de M. Semet.

Buvons au czar! à Nicolas!
Sous sa main de fer que tout plie!
Qu'il agrandisse ses États,
Que Dieu lui donne longue vie!

DURIVEAU, *à voix basse*. Voici le moment... préparez la mèche... écartez les rochers.

PANEL. Duriveau... pour la dernière fois...

DURIVEAU. Espère, mon vieil ami... la puissance de Dieu est grande!... et qui sait?... j'en reviendrai peut-être... j'aurai peut-être le temps de vous rejoindre avant l'explosion...

PANEL. Ah! chaque minute qui va s'écouler, sera un siècle d'inquiétude et de douleur!...

PREMIER CONDAMNÉ, *bas*. C'est fait!

CHOEUR DES SOLDATS, *reprenant*.

Buvons au czar! à Nicolas!
Sous sa main de fer que tout plie!
Qu'il agrandisse ses États,
Que Dieu lui donne longue vie!

DURIVEAU. Partez! partez!

PANEL. Votre main, sergent... adieu!

DURIVEAU. Non, pas adieu... au revoir. (*Tous les condamnés disparaissent les uns après les autres par l'ouverture de droite. — Duriveau écoute le bruit de leurs pas, les sol-*

dat russes sont à moitié endormis et plongés dans l'ivresse.) Ils s'éloignent... ils sont déjà loin... allons! (*Il prend une lampe et met le feu à la mèche placée au pied du pilier. — Puis il s'éloigne vivement. — Mais au moment de disparaître, il se frappe le front et revient précipitamment.*) Et mon trésor que j'oubliais!... (*Il ouvre la cachette, prend l'aigle, la place sur son cœur, envoie un dernier baiser au buste de l'Empereur et s'élance vers l'ouverture. Au moment où il disparaît une explosion terrible se fait entendre: le pilier s'écroule, et la voûte s'abîme sur les Russes. Le décor tout entier s'enfonce dans le dessous et découvre le tableau suivant:*)

Deuxième Tableau.

L'ÉVASION.

Une campagne déserte couverte de neige, faiblement éclairée par la lune; à droite, un corps de garde russe ouvert sur le devant; un grand feu brûle à l'intérieur; on voit la fumée sortir par un trou placé au milieu du toit. — Des Calmoucks sont assis autour d'une table et boivent de l'eau-de-vie. Une sentinelle est placée au dehors.

SOLDATS CALMOUCKS, KARNITCHEFF, UN SOLDAT RUSSO, puis les CONDAMNÉS.

LA SENTINELLE. Qui vive!

KARNITCHEFF. Officier supérieur... (*Il entre dans le corps de garde.*) Rien de nouveau?

UN SOUS-OFFICIER. Non, excellence.

KARNITCHEFF. La nuit est froide... faites rentrer la sentinelle et versez-moi un verre d'eau-de-vie.

LE SOUS-OFFICIER. Voilà, excellence. (*Il fait un signe, la sentinelle rentre avec empressement et se chauffe. A ce moment un trou noir se forme dans la neige à quelques pas du corps de garde. — Un homme sort de ce trou, puis un second, puis un troisième et ainsi de suite jusqu'à Panel qui sort le dernier. Ce sont les condamnés, ils examinent l'endroit où ils se trouvent et se montrent par gestes le corps de garde vivement éclairé par le feu qui brûle à l'intérieur. — Panel écoute, l'oreille collée à la terre.*)

PANEL. Rien... rien encore!... (*On entend un cri souterrain.*) C'est lui! vivant! il est vivant!... (*Tombant à genoux.*) Merci, mon Dieu!

DURIVEAU. Panel!

PANEL, *lui tendant la main*. Me voici! me voici!... Sauvé!

PREMIER CONDAMNÉ, *désignant la gauche*. On vient de ce côté.

DURIVEAU. Alerte, Panel! j'ai retrouvé mes jambes de quinze ans. Ah! si j'avais entre les mains un bon fusil, dans ma poche quelques paquets de cartouches... je braverais tous les Calmoucks de la Sibérie!

PANEL. Oui; mais nous n'avons pas même un bâton, sergent, et le plus prudent est de nous cacher derrière cette muraille. (*Ils disparaissent derrière le corps de garde. Un soldat*

russe accourt effaré et se précipite dans le corps de garde.)

LE SOLDAT. Excellence ! excellence !

KARNITCHEFF. Qu'y a-t-il ?

LE SOLDAT. Un éboulement !... une évasion.

KARNITCHEFF. Une évasion !... préparez les fers, mettez-les au feu... je rattraperai les fugitifs et malheur à eux !

PANEL. Dites donc, sergent, avez-vous entendu ?

DURIVEAU, d'une voix sourde. Oui. Logneux !

CÉSAR, à part. O Léocadie !

PANEL. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

DURIVEAU. Imité-moi. (Tous les condamnés s'approchent de la porte à pas de loup; puis, sur un signal de Duriveau, ils se précipitent dans l'intérieur, s'emparent des armes réunies en faisceau, et couchent les Calmouks en joue.)

TOUS. Rendez-vous ou vous êtes morts !

LES CALMOUKS. Grâce.

DURIVEAU. Attachez-les... bâillonnez-les...

TROISIÈME CONDAMNÉ, apercevant Karnitcheff. Karnitcheff !... Tiens, meurs, infâme ! (Il lève un sabre sur sa tête.)

DURIVEAU, l'arrêtant. Non, ne le tuez pas... mais qu'il subisse le châtement qu'il nous réservait !

TOUS. Oui, la marque ! la marque !

KARNITCHEFF. Grâce ! pitié !

DURIVEAU. Lâche !... tu l'es fait bourreau... Eh bien ! tu pourras juger des souffrances de tes victimes ! et si jamais je te rencontre, moi... je suis sûr de te reconnaître. (Il le marque au front.)

KARNITCHEFF. Ah !

PANEL, à un Calmouk. Toi, tu vas nous servir de guide... je marcherai-z-à tes côtés, (montrant un pistolet) avec ce joujou-z-à la main, et au moindre signe équivoque, je te fais sauter le crâne

LE CALMOUK, tressaillant. Où faut-il vous conduire ?

DURIVEAU. Au camp de Schamyl... dans le Caucase... Allons, marche ! (Tous les condamnés se sont emparés des armes et des chevaux des Calmouks. Ils se mettent silencieusement en marche à travers les déserts glacés. Rideau.)

ACTE I.

Troisième Tableau.

LE DIVAN.

Le cabinet du grand vizir, à Constantinople ; porte à gauche ; à droite, premier plan, une petite porte ; au deuxième plan, une fenêtre. Architecture turque. Divans.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND VIZIR, HASSEIN-BEY, MINISTRES et DIGNITAIRES OTTOMANS.

LE GRAND VIZIR. Messieurs, Son Altesse l'amiral prince Menschikoff, ambassadeur de

Russie, m'a fait prévenir ce matin, qu'il se rendrait au divan, pour nous communiquer l'ultimatum de Sa Majesté l'empereur Nicolas.

HASSEIN-BEY. Je serai remarquer à Son Excellence Réchid-Pacha, que l'heure fixée par le prince lui-même est écoulée depuis longtemps, et que cet oubli des convenances a quelque chose de blessant pour la dignité des ministres de Sa Majesté le sultan.

LE GRAND VIZIR. C'est vrai, Hassein-Bey ; mais ce manque d'égards même est un avantage que le prince nous donne sur lui, et vous savez qu'en diplomatie, il faut profiter de tous ses avantages. D'ailleurs, messieurs, il s'agit des plus graves intérêts de la Turquie, de la dignité et de l'honneur de notre pays, et je ne puis trop vous prier d'apporter dans cette entrevue, qui peut être décisive, le calme, l'attention et la prudence, qu'attendent de nous les nations civilisées qui nous observent, et que nous pouvons rallier à notre cause, si nous mettons de notre côté la modération, la patience et le bon droit... Vous avez la parole, Hassein-Bey.

HASSEIN-BEY. Vous connaissez, messieurs, l'origine du différend : vous savez qu'une demande de traité secret a été adressée le cinq mai dernier, par Sa Majesté l'empereur Nicolas, à Sa Hautesse le Sultan. Le but apparent de ce traité, était d'attribuer à Sa Majesté l'empereur de Russie, une sorte de protectorat religieux sur tous les sujets du culte grec, mais son objet réel était de conférer au czar une véritable royauté sacerdotale sur tous les Grecs de l'empire ottoman, et de soustraire ainsi à la domination du sultan treize millions de ses sujets. Le sultan, notre auguste souverain, ne pouvait, sans abdiquer, accepter une pareille proposition, et vous vous souvenez, messieurs, de la dignité de sa réponse : « La Porte, » disait-il en terminant, s'en remet à l'opinion » publique du monde entier, qui ne pourrait » jamais permettre une telle violation de son » indépendance et de ses droits nationaux, et » en appelle à la justice et à la loyauté de » l'empereur de Russie lui-même. » Cet appel loyal n'a pas été entendu, messieurs ; Son Altesse le prince Menschikoff, dans une dernière note plus blessante encore que la première, persiste dans ses prétentions ; et remarquez bien, messieurs, que cette question religieuse qui nous occupe, n'est qu'un prétexte ; le but caché, le but réel de la Russie, si vous voulez le connaître, ouvrez le testament de Pierre le Grand, et rappelez-vous cette phrase : « S'è- » tendre sans relâche, vers le nord, le long de » la Baltique, ainsi que vers le sud, le long de » la mer Noire, approcher le plus possible de » Constantinople et des Indes ; celui qui y ré- » gnera sera le maître du monde. » Voilà le but que Pierre le Grand désignait à ses successeurs, et ils ont tous, et toujours, et par tous les moyens, cherché à l'atteindre.

LE GRAND VIZIR. Vous avez raison, Hassein-Bey ; mais c'est à nous, messieurs, de juger si nous devons nous soumettre comme des es-

claves, ou résister, au risque de succomber dans la lutte inégale que nous aurons à soutenir.

HASSEIN-BEY. Mon avis est que la Turquie doit verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, plutôt que de subir ces honteuses conditions.

LE GRAND VIZIR. Est-ce aussi le vôtre, messieurs ?

TOUS. Oui ! oui !

LE GRAND VIZIR. C'est bien, Le prince Menschikoff peut venir. Il trouvera des hommes où il s'attendait à ne rencontrer que des esclaves obéissants.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PRINCE MENSCHIKOFF, OFFICIERS RUSSES.

UN HUISSIER, annonçant. Son Altesse l'amiral prince Menschikoff, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies. (Tous les ministres se lèvent pour le recevoir. Le prince Menschikoff est en paletot et en chapeau rond, sa mise affecte une simplicité voisine de la négligence. Il tient une canne à la main. Il entre sans saluer et sans retirer son chapeau.)

LE PRINCE MENSCHIKOFF. Messieurs, j'ai reçu la notification de la Sublime Porte, en date du quinze mai. Ce document est loin de répondre aux espérances que m'avait fait concevoir la gracieuse réception de Sa Hautesse le sultan, et j'ose le dire, aux désirs de mon maître. La Sublime Porte en rejetant avec suspicion les vœux de l'empereur en faveur de la foi gréco-russe orthodoxe, a manqué de considération pour un auguste et ancien allié.

LE GRAND VIZIR. Je ferai observer à Son Altesse...

MENSCHIKOFF. Ne m'interrompez pas, monsieur, je n'ai pas fini... La dignité de Sa Majesté mon auguste maître, les intérêts de son empire, la voix de sa conscience, ne lui permettent pas d'accepter de tels procédés en retour de l'intérêt qu'elle a toujours témoigné et qu'elle est prête à témoigner encore à la Turquie. Elle doit chercher à en obtenir la réparation et à se prémunir contre leur renouvellement à l'avenir. Dans quelques semaines les troupes russes recevront l'ordre de passer les frontières de l'empire, non pas pour faire la guerre, qu'il répugne à Sa Majesté d'entreprendre contre un souverain qu'elle s'est toujours plu à considérer comme un allié sincère, mais pour se procurer des garanties matérielles, jusqu'au moment où, ramené à des sentiments plus équitables, le gouvernement ottoman donnera à la Russie les sûretés morales qu'elle a demandées en vain depuis deux ans par ses représentants à Constantinople. Les troupes russes, dis-je, passeront les frontières si, dans cinq jours pour tout délai, Votre Excellence ne se hâte de signer, sans variantes, la note que je lui ai remise, et d'accéder

aux demandes de Sa Majesté l'empereur Nicolas, mon auguste maître... J'ai dit.

LE GRAND VIZIR, froidement. Ce délai est inutile, Altesse.

MENSCHIKOFF. Ah ! vous consentez ?...

LE GRAND VIZIR. Nous refusons.

MENSCHIKOFF. Qu'entends-je !... Mais savez-vous bien, monsieur, que c'est la guerre ?

HASSEIN-BEY. La guerre soit ! La guerre est un fléau terrible ; mais Dieu, dans sa justice, protégera ceux qui, loin de la provoquer, ont fait pour l'éviter tous les sacrifices, excepté celui de leur honneur !

MENSCHIKOFF. Vous serez écrasés ; vous luttez contre plus fort que vous !

HASSEIN-BEY. Si Dieu vous a donné la force, c'est pour protéger les faibles et non pour les détruire.

MENSCHIKOFF. Avant deux mois nous serons à Constantinople !

HASSEIN-BEY. Vous n'y serez du moins qu'en passant sur nos cadavres ! (Menschikoff sort ; tous les ministres entourent Hasssein-Bey et le félicitent.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté MENSCHIKOFF et sa suite, LE SULTAN ABDUL-MEDJID.

LE SULTAN, entrant par la droite. Bien parlé, Hasssein-Bey ; ce langage est d'un bon Musulman et d'un homme de cœur !

TOUS, s'inclinant. Sa Hautesse le Sultan !

LE SULTAN. J'étais là, j'ai tout entendu ; l'insolence de cet ambassadeur a plus d'une fois fait bondir mon cœur d'indignation et de colère... Vous l'avez dit, Hasssein-Bey, la Turquie doit verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, plutôt que de subir ces honteuses conditions... Venez, messieurs, je veux en appeler à mon peuple tout entier... je veux lui faire connaître la vérité, afin qu'il puisse juger entre nous et nos insolents agresseurs... A la mosquée de Sainte-Sophie, messieurs, à la mosquée de Sainte-Sophie ! (Le Sultan sort suivi de tous les ministres. — Changement à vue.)

Quatrième Tableau.

ANGLAIS ET FRANÇAIS.

Grande salle garnie de divans. Portes à droite et à gauche. Le fond, formant demi-cercle, est entièrement ouvert et laisse apercevoir une rue de Constantinople, à travers les arcades des colonnettes.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALENDRIN, FUMEURS TURCS, L'EUNUQUE BIBERLO, puis KARNITCHEFF, sous le nom d'Ismail. Ce dernier est vêtu en Turc ; il porte une longue barbe et un énorme turban qui lui cache entièrement le front. Au lever du rideau, plusieurs Turcs sont gravement assis sur des divans et fument dans de longues pipes. On entend en dehors un grand bruit et des cris de : A bas les Russes !

UN TURC, se levant. Qu'est cela ?

BIBERLO, *entrant suivi de plusieurs Turcs et accompagné d'Ismail.* Oui, à bas les Russes ! à bas ! à bas !

CALENDRIEN. C'est l'eunuque Biberlo qui fait tout ce vacarme... Pourquoi crier ainsi ?

BIBERLO. Je n'en sais rien ; mais c'est égal... A bas les Russes ! à bas !

UN TURC. Que s'est-il donc passé ?

BIBERLO. Je n'en sais rien... (*Montrant Ismail.*) C'est monsieur qui m'a dit de crier... et je crie...

UN TURC, à Ismail. Quelque nouvelle insolence des vieux ennemis de la Turquie, n'est-ce pas ?

ISMAIL. Oui. Le prince Menschikoff vient de déclarer au divan qu'il allait quitter Constantinople, que toutes relations étaient rompues entre la Russie et la Turquie, et qu'une armée russe allait passer le Pruth pour s'emparer des principautés danubiennes. Cette menace insolente ne peut rester impunie... L'ambassadeur va passer dans cette rue pour s'embarquer sur le Bosphore ; montrons-lui, mes amis, que les Turcs ressentent vivement l'insulte faite à leur sultan bien-aimé ; attaquons son escorte et vengeons-nous sur lui des outrages que nous avons subis.

BIBERLO. Oui, montrons-lui que nous sommes des hommes !

CALENDRIEN. Attaquer un ambassadeur, c'est violer le droit des gens !

ISMAIL. Le respecte-t-il, lui, quand il vient le chapeau sur la tête, la menace à la bouche, nous intimer les ordres de son maître ?

TOUS. Il a raison... A bas les Russes !... à bas !..

CALENDRIEN, *bas à un Turc, désignant Ismail.* Connaissez-vous cet homme ?

UN TURC, *bas à Calendrien.* Non. Je sais seulement qu'il s'appelle Ismail, qu'il est arrivé depuis quinze jours du port de Sinope, et qu'il est reçu chez Hassein-Bey, à qui il a été, dit-on, très-chaudement recommandé.

CALENDRIEN. Je me défie de cet homme ; il a quelque chose de sinistre dans la physiologie.

UN TURC. C'est un bon Musulman.

CALENDRIEN. Je puis me tromper.

ISMAIL, *qui pendant ce temps a causé avec les autres Turcs.* Ainsi, c'est convenu... quand l'ambassadeur passera devant cette maison, vous vous précipiterez sur son escorte. Je vais me placer en sentinelle au bout de cette rue ; je vous avertirai de son arrivée...

BIBERLO. Comptez sur notre mâle énergie ! (*Ismail sort suivi de quelques Turcs.*)

SCÈNE II.

CALENDRIEN, UN TURC, BIBERLO,
FUMEURS.

CALENDRIEN, à Biberlo. Comment, mon pauvre Biberlo, tu te mêles aussi de conspirer ?

BIBERLO. Voilà comme je suis, moi ! Doux comme une femme quand on a des égards

pour mon sexe, mais terrible comme un lion quand on ose l'insulter.

CALENDRIEN. Mais que dirait ton maître, Hassein-Bey, s'il savait qu'au lieu de garder son harem tu cours les cafés de Constantinople ?

BIBERLO. Mon maître m'a donné *campo* ce matin ; il est parti avec ses cinq fils, sa fille Aïssé, et deux de ses femmes, pour accompagner le Sultan, qui se rend en grande pompe à la mosquée de Sainte-Sophie... J'ai fermé le harem ; voilà la clef... Aucun homme n'y pénétrera... excepté moi.

CALENDRIEN. Toi, tu n'es pas un homme.

BIBERLO. Hé ! hé ! ça dépend de la manière de voir, seigneur Calendrien... Quand j'ai bu quelques verres de bon vin...

CALENDRIEN. Comment, Biberlo, tu bois cette liqueur défendue par le Prophète ?

BIBERLO. Eh bien, et vous, farceur?... est-ce que vous ne vous souvenez pas qu'un jour je vous ai rapporté chez vous?... Dites donc, ce n'était pas de la limonade que vous aviez bu ce jour-là.

CALENDRIEN. Chut !

BIBERLO. Chut !

CALENDRIEN. Tu disais donc ?...

BIBERLO. Je dis que lorsque j'ai bu quelques verres de bon vin... je m'assoupis ordinairement, et alors... oh ! alors, je fais des rêves auprès desquels les visions des élus ne sont que des cauchemars atroces.

CALENDRIEN, *riant.* Vraiment ?

BIBERLO. Je vois des houris adorables... qui me sourient, qui m'agacent, qui me lutinent... Mon petit Biberlo par-ci, mon petit Biberlo par-là... L'une me retire mes babouches, l'autre entretient le feu de ma pipe, la troisième remplace mon turban par un bonnet de coton... car il faut vous dire, Calendrien, que depuis que nous nous habillons à la française, le bonnet de coton est devenu mon idéal !... J'y pense le jour, j'en rêve la nuit... Il me semble que cet ornement est fait pour ma tête, comme ma tête est faite pour cet ornement !... Si j'avais un bonnet de coton, Calendrien, je serais un homme complet.

CALENDRIEN. Pourquoi ne l'achètes-tu pas un ?

BIBERLO. Pourquoi ?... Eh bien, il est bon là, lui !... Non, ma parole d'honneur, je le trouve bon !... Pourquoi ?... D'abord parce qu'on n'en vend pas à Constantinople.

CALENDRIEN. C'est une raison.

BIBERLO. Ah !... Ensuite, parce que mon maître, qui a la petitesse de ne pas partager mon goût pour cette coiffure, m'a menacé de me faire empaler s'il me voyait coiffé comme ça !

CALENDRIEN, *riant.* Pauvre Biberlo !

BIBERLO. Oui, pauvre Biberlo !... O Allah ! pourquoi ne m'as-tu pas fait naître dans la rue Saint-Denis ou dans les plaines fortunées de l'antique Normandie !... (*Il sort.*)

SCENE III.

LES MÊMES, TOM-JOHN, FRANÇOIS
PANEL.

(*Tom-John est vêtu en matelot anglais, François en voltigeur de la ligne; ils se rencontrent à la porte du café.*)

FRANÇOIS. Mon ami Tom-John!

TOM-JOHN. Ho! yes! how do you do?

FRANÇOIS. Ça va bien, merci... la santé est assez ruse, la binette est fraîche et les gambilles sont solides... Vous voyez que l'anglais que vous m'avez appris pendant que nous filions notre nœud de Portsmouth à Constantinople n'est pas encore sorti de ma boule!...

TOM-JOHN, se touchant la tête. Boule? boule?...

FRANÇOIS. Oui, boule, tête, caboche, comme vous voudrez..

TOM-JOHN. Boule!

FRANÇOIS, à part. Il aime mieux boule! (*Haut.*) Et vous, avez-vous travaillé le français que j'avais commencé à vous inculquer?

TOM-JOHN. Yès! yès!... grands progrès... progrès choknosoff!

FRANÇOIS. Bravo! bravo!... Ah ça, comment se fait-il que je vous retrouve à Constantinople... Je croyais votre bâtiment reparti pour Londres?

TOM-JOHN. I have left my merchant ship.

FRANÇOIS. Ah! vous avez lâché votre bâtiment de commerce!... votre paquet, comme vous dites.

TOM-JOHN. Paket.

FRANÇOIS. Oui, paket, paquet... c'est la même chose... Et qu'est-ce que vous allez faire?

TOM-JOHN, très-vite. I heard of rumours of war, and I am determined to enter into her majesty, queen Victoria's, royal navy.

FRANÇOIS. Hé! la-bas! hé!... pas si vite, donc!... tournez le robinet. Vous dites que vous avez entendu parler de bruits de guerre, et que vous voulez vous engager dans la marine royale de sa majesté la reine Victoria?

TOM-JOHN. Yès... yès...

FRANÇOIS. Bravo! mon ami Tom; mais j'espère que si le branle-bas a lieu, la France ne restera pas les bras croisés, et que nous pourrons flanquer ensemble une trépiquée aux Russes.

TOM-JOHN. Yès... yès... trépiquée!... trépiquée!... Never mind, my lad' as long as England and France stick together, we'll lick them all.

FRANÇOIS. Oui, oui... tant que la France et l'Angleterre seront unies, elles pourront tout culbuter!... Soyez tranquille, ami Tom, mon colonel, le colonel Duriveau, qui, au lieu de profiter de son congé, est venu rendre visite à son ancien ami, Rochid-Pacha, n'est pas venu ici pour des prunes.

TOM-JOHN. Des prunes?

FRANÇOIS. Et si nous avons la guerre, je vous réponds qu'il sera un des premiers à ta-

per sur le Calmouck... C'est une vieille dette de famille.

TOM-JOHN. Racontez à moi la dette de famille.

FRANÇOIS. Plus tard, ami Tom, je vous flagnerai l'histoire de mon colonel et la mienne; mais comme c'est un peu longuet vous ne comprendriez peut-être pas très-bien. Je vous dirai seulement, quant à présent, que je suis orphelin, que mon père est mort capitaine en Afrique, que j'étais ouvrier ébéniste dans le faubourg Saint-Antoine, quand l'année dernière le colonel Duriveau, un crâne troupière d'Afrique aussi celui-là!... qui avait promis à mon père mourant de veiller sur moi, me fit engager dans un régiment de ligne. Le colonel m'attacha à sa personne, et me traita avec une bonté... cré nom, avec une bonté!...

TOM-JOHN. Cré nom!... que voulait dire cré nom?...

FRANÇOIS. Cré nom?... en anglais... goddam!

TOM-JOHN. Oh! yès! je dirai cré nom!

FRANÇOIS. Goddam!

TOM-JOHN. Cré nom!

FRANÇOIS. C'est plus qu'un père, pour moi... voyez-vous, c'est une mère avec des moustaches et des éperons!... et une mère gâteau encore!

TOM-JOHN. Yès!... yès!... gâteau... bon, très-bon!

FRANÇOIS. Non gâteau... qui gâte, qui dortotte, qui mijotte!...

TOM-JOHN. Yès! yès!... gâteau... du flan... bon! très-bon!

FRANÇOIS, à part. J'ai beau faire, ce gail-lard-là ne comprendra jamais le français. (*On entend au dehors un bruit de trompettes.*)

TOM-JOHN. What's that?

BIBERLO, revenant du dehors. Ah! ah! voilà les troupes qui se rendent à la mosquée de Sainte-Sophie... le cortège ne tardera pas à passer. (*On voit défilier au dehors un régiment de troupes turques; des curieux les suivent, quelques femmes voilées sont dans la foule.*)

TOM-JOHN. Ho! ho! ladies! ladies!

FRANÇOIS. Oui, des femmes!... mais voilées... toujours voilées.

BIBERLO, qui a bu un peu. C'est la loi du prophète, jeune homme, et il ne faut jamais enfreindre les lois du prophète. (*Il chancelle.*)

FRANÇOIS, le soutenant. Eh! là-bas! nous faisons des festons, mon bonhomme. (*Biberlo tombe sur un divan et s'endort.*)

TOM-JOHN. Ho! ho! regardez... lady... moi reconnaître.

FRANÇOIS. Vous reconnaissez cette jeune Turque, ami Tom John, sous son voile baissé, diable!... vous avez de bons quinquats.

TOM-JOHN, faisant le geste d'écarter un voile. Elle! tout à l'heure, écarté son voile... tenez encore... l'autre aussi.

FRANÇOIS. L'autre!... mais je la connais aussi l'autre... c'est la grosse boulotte qui hier m'a jeté son bouquet au moment où je passais auprès d'elle.

TOM-JOHN. Moi aussi.

FRANÇOIS. Elles nous font des signes... courons.

TOM JOHN. Courage ! (A ce moment on entend un grand bruit au dehors et les cris de : A bas les Russes ! Ismaïl suivi de plusieurs Turcs se précipite dans le café.)

SCENE IV.

BIBERLO, Turcs, ISMAIL, puis LE COLONEL DURIVEAU, HASSEIN-BEY, AISSÉ, BOULBOULA, EGLANTINE, FRANÇOIS, TOM-JOHN, LE PRINCE MENSCHIKOFF, ESCORTE.

ISMAIL. Le voilà ! attention ! (Le prince Menschikoff, accompagné d'une escorte, passe au fond du théâtre. A ce moment, les Turcs, excités par Ismaïl, se précipitent dehors en criant : A bas l'ambassadeur ! à bas les Russes ! Commencement de mêlée. Les femmes effrayées s'enfuient en criant. Au moment où les Turcs vont se jeter sur l'escorte, le colonel Duriveau paraît.)

LE COLONEL. Que faites-vous, mes amis... chez tous les peuples civilisés la personne d'un ambassadeur est sacrée : respect au droit des gens !

UN TURC. Oui, il a raison, respect au droit des gens ! (Les Turcs reculent, l'escorte passe.)

ISMAIL, à part. Ces Français !... nous les trouverons donc toujours sur notre chemin pour faire échouer nos plans !

CRIS au dehors. Au secours ! au secours !

BIBERLO, s'éveillant. La voix de Boulboula ! (Regardant au fond.) La fille et les deux esclaves favorites de mon maître renversées sous les pieds des chevaux... O Allah ! si j'avais du courage ! (Le colonel Duriveau qui s'est élancé dehors rapporte une femme évanouie dans ses bras.)

LE COLONEL. Du secours ! du secours ! (Il la dépose sur un tabouret.) De l'air ! de l'air ! (Il arrache son voile.)

ISMAIL, faisant un mouvement. Aïssé ! la fille d'Hassein-Bey !

LE COLONEL, la regardant avec admiration. Qu'elle est belle ! (On s'empresse autour d'elle.)

BIBERLO. O Allah !... j'ai oublié mon flacon de sels ! (En fouillant dans ses poches il en tire à demi une bouteille de vin de Champagne qu'il renforce vivement.)

BOULBOULA, entrant soutenue par François. Ah ! je me meurs ! je m'évanouis de frayeur, soutenez-moi ! ô jeune Français !

FRANÇOIS, la recevant dans ses bras. Allez-y ! charmante heuri !... j'ai les bras solides et le cœur chaud.

TOM-JOHN, s'empressant auprès d'Eglantine. J'aimais vous... beaucoup... beaucoup !

EGLANTINE, bas. Attendez ici, vous recevrez un bouquet qui vous indiquera un rendez-vous.

TOM-JOHN. Hô ! yès !

HASSEIN-BEY, du dehors. Ma fille ! ma fille !

BIBERLO, aux deux Esclaves. Le maître !... remettez vos voiles. (Les deux Esclaves se voilent.)

HASSEIN-BEY, entrant. Ma fille !... où est ma fille ?...

LE COLONEL. La voilà, Hassein-Bey !

HASSEIN-BEY. Le colonel Duriveau !

LE COLONEL. Et je suis heureux de pouvoir vous dire que cet accident n'aura aucune suite fâcheuse. C'est un simple évanouissement causé par la frayeur.

AISSÉ, se jetant dans les bras de son père. Mon père !

HASSEIN-BEY. Je n'oublierai pas, colonel, que c'est vous qui avez sauvé ma fille, et vous pouvez dès ce jour regarder la maison d'Hassein-Bey comme la vôtre.

ISMAIL, s'avançant. Quo faites-vous, Hassein-Bey ? oubliez-vous que le Prophète nous défend de laisser voir nos femmes et nos filles aux infidèles ?

HASSEIN-BEY. Je ne l'ai point oublié, Ismaïl ; mais mieux vaut encore enfreindre la loi du Prophète, que d'être ingrats envers ceux à qui nous devons de la reconnaissance. (A sa fille.) Aïssé, voici ton frère ! (Il lui présente le colonel.) Colonel, voici votre sœur !

LE COLONEL. Merci, Hassein Bey, merci !

ISMAIL, à part. Ce Français aime Aïssé... ce Français mourra !... (Cris au dehors. — Bruit de trompettes. C'est le Sultan qui se rend à la mosquée. On voit défilé au fond une partie du cortège. Sur le devant du théâtre, le colonel Duriveau, François et Tom-John sont occupés à regarder leurs maîtresses qui s'éloignent. — Roulement de tambours. — Passage du cortège. — Changement à vue.)

Cinquième Tableau.

LA MOSQUÉE DE SAINTE-SOPHIE.

Une grande place publique à Constantinople. Au fond, la mosquée de Sainte-Sophie pavée de drapeaux ; à gauche, une estrade immense richement décorée ; à droite, des maisons et des monuments dont les terrasses sont couvertes de monde. En face de l'estrade, une large rue par laquelle vient le cortège du Sultan. — Au lever du rideau, salves d'artillerie, bruit de tambours ; le cortège débouche par la rue de droite aux cris de : Vive le Sultan ! vive Abdul-Medjid ! On voit paraître le Sultan monté sur un cheval blanc et suivi des grands dignitaires ; il est accompagné d'un général anglais et du colonel Duriveau en grand uniforme. Les ulémas s'avancent au-devant du Sultan. Le Sultan descend de cheval et entre dans la mosquée suivi de son cortège ; le général anglais, le colonel français et les ambassadeurs étrangers prennent place sur l'estrade.

BIBERLO, FRANÇOIS, TOM-JOHN.

FRANÇOIS. C'est beau, n'est-ce pas, ami Tom-John ?

TOM-JOHN. Yès ! c'est... c'est... comment dites-vous ?... c'est rupin !

FRANÇOIS. Parfait ! vous aurez un bon point pour ce moi-là. Encore quelques mois de leçons et vous enfoncez un académicien !

UN ESCLAVE NOIR, s'approchant de Tom-John et lui donnant un gros bouquet. Pour vous... Chut ! (Il s'éloigne en mettant un doigt sur sa bouche.)

TOM JOHN. Ho ! le bouquet !

FRANÇOIS. Il doit y avoir une lettre dedans.
(Cherchant.) Rien ! il n'y a rien !

TOM JOHN. Ho ! comment comprendra le rendez-vous ?

FRANÇOIS. Oui, comment ?

BIBERLO, qui a entendu. Rien de plus facile... c'est un sélam.

FRANÇOIS. Un sélam ?... Qu'est-ce que c'est que ça ?

BIBERLO. C'est un bouquet qui parle.

FRANÇOIS. Et vous comprenez son langage, vous ?

BIBERLO. Parbleu !

FRANÇOIS. Alors expliquez-nous...

BIBERLO. Volontiers. (Prenant le bouquet.) D'abord le bouquet est double, ce qui veut dire qu'il est envoyé par deux personnes et qu'il s'adresse à deux personnes.

TOM-JOHN, à part. Eglantine à moi.

FRANÇOIS, à part. Boulboula à moi.

BIBERLO. Ensuite, il est attaché avec un ruban rose, ce qui veut dire : Attendez-nous. Maintenant, voyons ce que dit le bouquet ?... (L'examinant.) Des belles de nuit : ce soir. Des renoncules : où nous étions. Des soucis : hier !

FRANÇOIS, répétant. « Attendez-nous... »

TOM-JOHN. Ce soir...

FRANÇOIS. Où nous étions...

BIBERLO. Hier. » C'est clair... c'est un rendez-vous qu'on vous donne.

TOM-JOHN. Oh ! merci ! good ! good ! je embrassais vous ! (Il se jette dans ses bras.)

FRANÇOIS, l'embrassant aussi. Tableau touchant !... la Turquie dans les bras de la France et de l'Angleterre ! (Roulements de tambours. — Salves d'artillerie. — Cris de vive le Sultan. Le Sultan sort de la mosquée et se place sur l'estrade avec une partie de son cortège. Le reste se place au fond.)

BALLET D'ALMÈES.

(Après le ballet, débouche par la rue de droite OMER PACHA, suivi d'un brillant état-major. Le général descend de cheval, s'approche de l'estrade et attend respectueusement les ordres du Sultan.)

LE SULTAN. Omer Pacha, je vous ai choisi pour commander en chef mon armée du Danube. — Partez à l'instant même, et souvenez-vous que je remets entre vos vaillantes et loyales mains les destinées de la Turquie !

OMER PACHA. Je jure de me montrer digne de cette marque d'honneur... je jure de défendre l'indépendance de mon pays jusqu'à mon dernier soupir !

TOUS. Vive le sultan ! vive Omer Pacha !
HASSEIN-BEY, s'avançant. Abdul-Medjid, voici mes cinq fils... ils sont en âge de porter les armes... je les donne à mon pays !

UNE FEMME. Et si l'or te manque, Sultan, voici nos bijoux ! (Tous se précipitent aux pieds du Sultan. Les hommes offrent leurs chevaux et leurs armes, les femmes leurs bijoux, les pères leurs enfants.)

TOUS. Tout !... nous donnerons tout ! pour notre sultan et pour notre pays !

LE SULTAN. Merci, merci ! mes enfants... je n'attendais pas moins de votre patriotisme et de votre courage ! (A Omer Pacha, désignant son cheval.) Ce cheval et ces armes sont à vous, Omer Pacha. Je vous les donne comme au plus brave, comme au plus digne des défenseurs de la patrie ! Partez ! nous allons prier le Dieu des combats de vous être favorable. (Cris de vive le Sultan. — Salves d'artillerie. — On agite les drapeaux. — Les tambours battent aux champs. — Tableau. — Changement à vue.)

Sixième Tableau.

UN HAREM.

L'intérieur du harem de Hassein-Bey, à Constantinople. Porte grillée à gauche, fenêtre au fond, grillée également. Porte à droite. Divans. — Au lever du rideau, les femmes d'Hassein-Bey sont couchées sur des divans.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉGLANTINE, BOULBOULA, BIBERLO,
FEMMES DU HAREM.

BOULBOULA, entrant suivie des autres femmes et appelant au fond. Biberlo ?

BIBERLO, entrant. Maitresse ?

BOULBOULA. A-t-on apporté les deux grandes caisses de joujoux que j'ai commandées chez le bimbelotier français du bazar de Péra ?

BIBERLO. Elles sont là. (Il désigne la pièce voisine.)

BOULBOULA. Empêche qu'on ne les visite... par amitié pour Biberlo... Il y a au fond une bouteille de vin de France !..

BIBERLO. O Mahomet !... pardonne à Biberlo. On ne les visitera pas !... (Il va pour sortir.)

BOULBOULA. Fais-les apporter ici !

BIBERLO. O Mahomet... pardonne à Biberlo, on va les apporter. (Il sort.)

BOULBOULA. Et maintenant... ô mes compagnes de captivité... je lève l'étendard de la révolte... depuis que je suis avec vous... j'ai passé mon temps à rassembler des preuves de tous vos petits défauts ; si vous me dénoncez... je vous dénonce. Devinez ce que renferment les deux caisses de joujoux !

PREMIÈRE FEMME. Des parfums !

DEUXIÈME FEMME. Des bijoux...

ÉGLANTINE. Des polichinelles ?

BOULBOULA. Deux Français... dont un Anglais en chair et en os.

TOUTES. Deux hommes ?

BOULBOULA. Celui que j'aime... (à Églantine) l'Anglais que tu préfères... et enfin, pour vous toutes... des surprises !

ÉGLANTINE. Mais...

BOULBOULA. Qu'est-ce que nous craignons ?... Hassein-Bey est absent... nous nous ennuyons à mourir !... La joie a été faite pour les femmes comme la rosée pour les fleurs !

ÉGLANTINE. Mais, Biberlo ?...

BOULBOULA. Soyez tranquilles... je m'en charge... Ah ! il n'est plus temps de dire

non... Voici Biberlo... laissez-moi faire... je me charge de tout.

SCENE II.

LES MÊMES, BIBERLO, QUATRE ESCLAVES portant deux grandes caisses de joujoux.

BIBERLO, aux esclaves. Allez! (Bas à Boulboula.) On ne les a pas visitées... en voici les clés.

BOULBOULA. Très-bien. (Entr'ouvrant une des caisses.) Tiens, prends ça. (Elle lui donne une bouteille de vin de Champagne.)

TOUTES. Qu'est-ce que c'est?

ÉGLANTINE. Du champagne!...

BOULBOULA, la poussant. Chut!

BIBERLO, à part. Jo suis perdu!

BOULBOULA. Ceci... ô mes compagnes... est un petit joujou qui vient de France... c'est pour notre ami Biberlo. Voici la manière de s'en servir... on coupe ça. (Elle ôte le bouchon.) Si ça fait pan!... c'est que le joujou est bon... alors, Biberlo... le porte à ses lèvres... et il l'y laisse jusqu'à ce que nous ayons fait en chantant trois fois le tour de sa majestueuse personne.

BIBERLO, à part. Oh! je comprends... bonne Boulboula. (Le bouchon part, Biberlo porte vivement la bouteille à sa bouche; pendant qu'il boit avec délices, les femmes se sont prises par la main et tournent en rond autour de lui en répétant le refrain de la chanson suivante.)

BOULBOULA, chantant.

Ain nouveau de M. Semet.

Glou! glou! glou! glou! le bon vin de Champagne
En pétillant s'échappe des flacons,
Sa mousse brille et son bruit accompagne
Nos gais refrains et nos joyeux flousflous!

I.

Déshérités de l'ingrate nature,
Amants trompés ou maris malheureux,
De vous guérir j'entreprendrais la cure
Si j'avais là de ce vin généreux!
Glou! glou! glou! glou! etc.

II.

Son gaz piquant en esprit s'évapore,
Et rend légers les cerveaux les plus lourds.
Qui l'a goûté veut le goûter encore:
Il nous trahit... mais on l'aime toujours!
Glou! glou! glou! etc.

III.

Si Mahomet qui nous défend l'ivresse
Avait connu ce nectar précieux,
En le buvant, il eut fait la promesse
Aux vrais croyants d'en verser dans les cieux.
Glou! glou! glou! etc.

BIBERLO, après boire. Oh! oh!

BOULBOULA. Le joujou était bon...

BIBERLO. Encore!... encore!...

BOULBOULA. Et grâce à ce joujou, Biberlo, tu vas faire un rêve comme tu n'en as jamais fait de ta vie... tu vas voir.

BIBERLO. Oh! je ne demande pas mieux.

BOULBOULA. Attention! ton rêve commence! (Elle s'approche des caisses tout doucement),

ouvre la serrure et revient se placer au milieu de ses compagnes. Elle frappe dans ses mains... les caisses de joujoux s'ouvrent; François et Tom-John sortent des boîtes, couverts de jouets d'enfants.)

TOUTES. Ah!

BIBERLO. Ah! mon Dieu!

BOULBOULA. Voilà que tu rêves!...

BIBERLO. Ah! (Il retombe sur un coussin et pendant toute la scène sa pantomime exprime la plus violente surprise.)

TOUTES. Des joujoux... des joujoux! (François et Tom-John se sont débarrassés de leurs joujoux en les donnant aux femmes qui toutes s'occupent de poupées, de polichinelles, etc., et ils viennent tomber aux genoux de leurs maîtresses.)

FRANÇOIS, à Boulboula. O rêve de mon âme, je te vois enfin!...

TOM-JOHN, à Églantine. O je aimé vo... vraiment!... sans blague!

FRANÇOIS, regardant autour de lui. Cristi! comme c'est chouette ici... plus que ça de luxe!...

TOM-JOHN. Oh! oui, c'était assez rupin! mais à tout je préfère... les quinquets de mademoiselle. Oh! les beaux quinquets!

BIBERLO. Quinquets... quel joli rêve! (Riant à se tordre.) Ah! le joli rêve... ah! le joli... c'est drôle... si je ne dormais pas... je croirais que je suis éveillé.

FRANÇOIS, prenant la taille à l'une, le menton à l'autre. Parfait... charmant! ravissant! si je n'étais pas à Constantinople, je me croirais à Paris!

BOULBOULA. Ah! Paris!

FRANÇOIS. Vous connaissez ça... jeune houri!

BOULBOULA. Je crois bien... j'y ai joué pendant trois ans la comédie.

FRANÇOIS. Comment ça?... vous n'êtes donc pas du pays?...

BOULBOULA. Moi! Française; artiste dramatique, engagée à Saint-Petersbourg, où à peine arrivée... crac... enlevée... par un boyard... qui m'a vendue, le scélérat!

FRANÇOIS. Il vous a vendue!... Eh bien, moi, je vous enlève!

TOM-JOHN. Oh! oui, enlevons...

TOUTES LES FEMMES. Et nous? et nous?

FRANÇOIS. Soyez tranquilles, mes biches, je connais la recette pour pénétrer ici... aidez-nous d'abord.

TOUTES. Oui, oui!

BOULBOULA. Une idée!... Églantine, mets-toi dans cette boîte.

ÉGLANTINE. Comment!

BOULBOULA. Pas d'explications... veux-tu mourir ici?

TOM-JOHN, tendrement. Oh! non, nous claquer ensemble!...

BOULBOULA. Obéis!

ÉGLANTINE, se plaçant dans une des caisses. M'y voici!

BOULBOULA. Très-bien! (Allant à la porte du fond.) Esclaves, remportez les boîtes... chez le bimbelotier français du bazar de Péra,

C'est l'ordre de Biberlo. (*Elle revient précipitamment à son coffre et s'y met.*)

FRANÇOIS. Eh bien, et nous!... comment sortions-nous?...

BOULBOULA. Chut! approchez. (*Elle leur parle bas en montrant Biberlo qui pousse des oh! des ah! et des é-lats de rire.*)

BIBERLO. C'est à mourir de rire... Voilà les deux femmes dans les baltes. à la place des deux grands polichinettes... Ah! quel rêve étonnant!

FRANÇOIS et TOM-JOHN. Ah!

BOULBOULA. Oui... chut! cachez-vous.... nous vous retrouverons sur le port. (*Les esclaves rentrent, François et Tom-John se cachent derrière les femmes; Boulboula laisse retomber le couvercle du coffre. — Les esclaves emportent les coffres.*)

BIBERLO, voulant se lever. Ah! mais... par Mahomet! (*Se rassoyant.*) Dieu! que je suis bête!... c'est un rêve! Coquin de vin de France va... jamais je ne me suis tant amusé!...

FRANÇOIS, à Tom-John. Et maintenant, il s'agit de sortir d'ici. (*Allant à Biberlo.*) Hé! Biberlo!

TOM-JOHN. Monsieur Biberlo!

BIBERLO. Voilà les joujoux qui me parlent!

FRANÇOIS. Vous devez avoir des portes de communication avec l'extérieur ici.

BIBERLO, riant. Ah! ah! ah! parfait!

TOM-JOHN. Il faudrait... esbigner nous!

BIBERLO, se tâtant. Quel joli rêve!... Mon Dieu!... je voudrais qu'il ne cessât jamais!

FRANÇOIS, prenant un bâton et lui en donnant un coup sur les reins. Oh! là... monsieur Biberlo.

TOM-JOHN, même jeu. Monsieur Biberlo!

BIBERLO. Ce coquin, ça devient moins gai!...

FRANÇOIS. La clé de communication?

TOM-JOHN, criant. Le cordon, s'il vous plaît?

BIBERLO, se lève. Est-ce que je ne rêverais pas!

TOM-JOHN, lui donnant un coup de pied au derrière. La clé?

BIBERLO. Pas là! (*François et Tom-John tombent sur Biberlo, le frappent et lui prennent la clé qui pend à sa ceinture.*)

BIBERLO, criant. Aïe! aïe! aïe!

TOUTES LES FEMMES, rentrant. On vient, sauvez-vous!

FRANÇOIS. Je crois qu'il est temps!

TOM-JOHN. Cassons-nous-là!

FRANÇOIS. Au revoir, mes petites chattes... nous reviendrons. (*François et Tom-John s'échappent par la gauche.*)

BIBERLO, étendu par terre pousse des cris de métusine. Les femmes le relèvent. Ah! sapsist!... ah! Mahomet! ah!... Tiens, c'est vous... vous avez bien fait de me réveiller.

LES FEMMES. Quoi donc?

BIBERLO. Ah! sajané vin... ah!... coquin de vin... c'est une position du prophète... ça avait pourtant bien commencé!... C'est un tour de Boulboula!... Boulboula! Française... Boulboula! où est-elle donc? Et les caisses de joujoux... ah!... mon Dieu!... est-ce que?...

Mais alors, si cela était, le dernier des supplices pour Biberlo... (*Apercevant Hasein-Bey qui entre par la gauche, une dépêche à la main.*) Le maître!... je suis perdu!

HASEIN-BEY, entrant en lisant. « Un firman de sa hauteursse qui me nomme au commandement d'un navire de guerre et qui m'ordonne de rallier sans retard la flotte de l'amiral Osman-Pacha dans le port de Sinope! » (*Pe...*) Allah soit béni! je vais donc pouvoir risquer ma vie pour la défense de mon pays.

BIBERLO. Maître, grâce! deux esclaves sont en fuite du sérail. Grâce!

HASEIN-BEY. A partir de ce jour Hasein-Bey n'a plus de sérail. Mes filles, vous êtes libres, allez! Le sérail d'Hasein-Bey, c'est le pont de son navire, allez! et priez Dieu pour la gloire du sultan et le succès de nos armes! (*Ils sortent tous.*)

Septième Tableau.

UN DÉSERT DANS LE CAUCASE.

Une gorge sauvage dans le Caucase. — Rochers praticables à gauche; arbres à droite.

SCENE PREMIERE.

DURIVEAU, PANFL, puis CÉSAR. Duriveau et Panfl entrent par la gauche; ils sont couverts de lambeaux et paraissent épuisés de fatigue.

PANFL, s'arrêtant et s'asseyant sur une pierre. S'il vous plaît, monsieur Duriveau, si nous nous reposions un moment dans cette vallée pittoresque?

DURIVEAU. Vous êtes déjà fatigué, vous!

PANFL. Déjà! voilà trois mois que nous ne sommes échappés des mines de la Sibérie, et, depuis ce temps, nous marchons jour et nuit à travers ces maudits déserts; nos compagnons, à l'exception d'un seul, nous ont quittés, les uns après les autres, ou sont morts de fatigue, et nous marchons toujours! Non! non, jamais, monsieur Duriveau, je n'aurais cru la terre si grande!... Et pourtant j'ai fait bien des étapes dans mon jeune temps! Il est vrai que je n'ai plus mes jambes de vingt ans.

DURIVEAU. Et que dirai-je donc, moi, moi pauvre Panfl?

PANFL. Vous, sergent, vous êtes mon supérieur pour la vigueur du jarret comme pour le grade! Quand je vous vois cheminer bravement, sans un murmure, sans une plainte, à travers ces steppes sempiternelles, il me vient quelquefois l'idée que vous n'êtes pas le sergent Duriveau, mais le Juif Errant. Seulement, il y a longtemps que vous n'avez eu cinq sous dans votre poche.

DURIVEAU. Votre comparaison est facétieuse, monsieur Panfl, et cela me fait plaisir. Un brave homme retrouve toujours sa gaieté, au moment du danger.

PANEL. Il est passé heureusement le danger. Quand je pense que sans votre perspicacité qui vous a fait deviner son projet, ce maudit guide nous conduisait tout droit, il y a une heure, au beau milieu d'une bourgade de Cosaques!

DURIVEAU. Le coquin-z-a payé cher sa trahison.

PANEL. Oui, vous avez brûlé en son honneur votre dernière cartouche.

DURIVEAU. Il avait mérité la mort, je l'ai puni.

PANEL. Ce n'était qu'un Cosaque, sergent.

DURIVEAU, se levant. Depuis le temps que vous bavardez comme une pie, vous devez être reposé, ce me semble.

PANEL. Nous partirons quand vous voudrez, sergent, c'est-à-dire quand nous aurons été rejoints par notre camarade de route.

DURIVEAU. Ah! oui, le musicien! voilà-z-un traître qui nous a fait perdre du temps depuis Tobolsk. Si ce n'était un sentiment d'humanité... car on est homme après tout... cré nom de nom!... je gage que ce saïncant-z-est encore étendu sur l'herbe, comme un rentier, à l'endroit où nous l'avons laissé.

PANEL. Il faut le plaindre, sergent, le pauvre diable a des peines de cœur.

DURIVEAU. Voyez donc, si vous l'apercevez quelque part.

PANEL. Non! mais je l'entends, il vient de ce côté. *(On entend jouer sur la clarinette à la cantonade l'air: Rendez-moi ma patrie ou laissez-moi mourir.)*

DURIVEAU. Oui, je reconnais son maudit instrument... n'a-t-il assez souvent agacé les nerfs depuis trois mois!... c'est-à-dire que même en dormant, quand nous avons le temps de dormir, je suis sûr de rêver clarinette.

PANEL, gesticulant en regardant dans la coulisse. Par ici! par ici! monsieur César.

DURIVEAU. Il se flatte sans doute que nous allons lui envoyer un flacre!

PANEL. Le voici! le pauvre garçon a-t-il l'air éreinté, mon Dieu!

CÉSAR, entrant. Ah! vous voilà, vous... vous m'attendiez, merci, mais ce n'était pas la peine. *(S'asseyant.)* Je n'irai pas plus loin, non, non, c'est bien décidé je n'irai pas plus loin. *(Il joue sur sa clarinette: Arrêtons-nous ici, l'aspect de ces montagnes.)*

DURIVEAU, lui arrachant sa clarinette. Etes-vous fou! ou avez-vous juré de nous faire perdre patience?

CÉSAR. Je vous respecte, aimable sergent. Mais je vous répète pour la centième fois, que j'ai la plante des pieds dans les épaules, ou plutôt je n'ai plus de plante des pieds! Je suis harassé, moulu, brisé, je ne puis faire un pas de plus... je trouve ce pays à mon gré; il me plaît à moi, ce pays, et j'y reste.

PANEL. Mais, malheureux! oubliez-vous à quels dangers vous vous exposez?

CÉSAR. Ah! oui, les Cosaques! Ce sont vos bêtes noires, les Cosaques! Eh bien! permettez-moi de vous le dire, je ne partage pas

vos antipathies à l'égard de ce peuple pasteur. Les Cosaques! eh! mon Dieu! que me feront-ils?... Ils me réduiront en esclavage; ils me feront à traire leurs cavales, à faire des fromages, à brasser de la bière?... Eh bien! ce sont des occupations champêtres que peut avouer un honnête homme... J'étais né pour la pastorale; j'aime les champs, les bosquets, le murmure des eaux!... *(Il fredonne: Muse des bois et des accords champêtres. A Duriveau.)* Rendez-moi ma clarinette.

DURIVEAU. Il est fou à lier, cré nom de nom! mais, imbécile que vous êtes, oubliez-vous que le premier coup de vent va découvrir le cadavre du guide infidèle dont nous avons été forcés de nous défaire, et que les Cosaques, quand ils sauront la mort de leur compatriote, vengeront sur vous...

CÉSAR, se relevant. Eh bien! qu'ils me tuent... j'aime mieux ça! j'en ai assez! entendez-vous. Ce n'est pas un métier de chrétien que vous me faites faire depuis trois mois. C'est un métier de dromadaire!... et encore cet animal difforme a sur moi l'avantage de vivre dans une atmosphère parfaitement chaude, tandis que moi si je ne meurs pas de faim, je suis à peu près sûr de mourir de froid! Je voulais rester dans la mine, moi, vous m'avez forcé de vous suivre... sous peine de mort... j'ai eu peur, je suis parti... mais je n'ai plus peur à présent... une fois mort... je me reposerai... Je me reposerai longtemps!... *(Il fredonne: Quand on est mort c'est pour longtemps. A Duriveau.)* Rendez-moi ma clarinette.

DURIVEAU. Ah! c'est comme ça... Eh bien! vous serez satisfait, capon que vous êtes. Seulement comme vous pourriez vous laisser-z-entraîner par les menaces des Cosaques et leur indiquer la route que Panel et moi aurons prise, je vais moi-même vous faire votre affaire. *(Il arme un pistolet.)*

PANEL, vivement. Qu'est-ce que vous allez faire, sergent!

DURIVEAU, bas. Tu sais bien que je n'ai plus de cartouches.

PANEL, à part. Une farce! c'est différent.

CÉSAR. Vous avez raison! tenez! après tout j'aime encore mieux mourir de la main d'un ami... *(Il fredonne: Oui, de ta main la mort me serait douce. A Duriveau.)* Rendez-moi ma clarinette.

DURIVEAU, obéissant sur lui le canon du pistolet. Y êtes-vous?

CÉSAR. Un moment! laissez-moi donner un dernier soupir à ma compagne chérie, à ma Léocadie!...

DURIVEAU. Au diable! nous sommes pressés.

CÉSAR. Eh bien! allez!... *(Duriveau le couche en joue.)*

CÉSAR, frappant dans ses mains; d'une voix ferme. Attention!... une!... deux!... trois!!!

DURIVEAU, joignant son pistolet et serrant la main de César. C'est calme, tout de même, ce que vous avez fait là!...

CÉSAR, éclatant. Ah ça, voyons! avez-vous

tiré?... n'avez-vous pas tiré? suis-je mort ou ne le suis-je pas?...

DURIVEAU. Allons donc! ce serait-z-un meurtre de tuer un brave garçon comme vous.

CÉSAR. Je ne suis pas brave!

DURIVEAU. Je vous dis que vous l'êtes, et vous allez nous le prouver en vous mettant en route à l'instant même.

CÉSAR. Comptez là-dessus!

PANEL, debout sur un rocher. S'il vous plaît, sergent, n'est-ce pas la mer que j'aperçois à l'horizon?

DURIVEAU, debout sur un rocher. Vous l'avez dit, c'est la mer! la mer Noire j'imagine; je n'en connais pas d'autre dans cette province. (A César.) Qu'est-ce que je me faisais l'honneur de vous dire, jeune homme?... Dans quelques heures nous toucherons au port. Nous trouverons bien une barque pour nous transporter sur le territoire turc.

CÉSAR. Vous m'en direz tant!

DURIVEAU. Allons! en route, et vivement! (A César.) Reprenez votre clarinette et n'en jouez pas trop.

CÉSAR. Merci, généreux vieillard!

PANEL. Minute... j'aperçois quelque chose de moins agréable.

DURIVEAU. Qu'est-ce que vous voyez encore, monsieur Panel?

PANEL. Une bande de Cosaques qui vient de ce côté.

DURIVEAU. Des Cosaques! cré nom de nom!

PANEL. Ils traînent avec eux une troupe de prisonniers, ou plutôt de prisonnières, sergent, car je ne vois que des femmes.

DURIVEAU. Des captives sans doute, des femmes enlevées à quelque tribu du Caucase.

PANEL. Alerte! ils approchent! dans cinq minutes ils seront ici.

DURIVEAU. Eh bien! qu'est-ce que cela nous fait? Notre brigand de guide n'est plus là pour nous trahir. Depuis quarante ans que j'habite ce maudit pays, je possède leur idiome barbare presque aussi correctement que ma langue maternelle. Laissez-moi faire, ils nous prendront pour des Cosaques ni plus ni moins qu'eux-mêmes.

CÉSAR. Vous deux, c'est possible! Vous avez un costume à dérouter les soupçons d'un Calmouk; mais moi, avec mon habit bleu-barbeau, et les débris de mes escarpins...

DURIVEAU. Il a raison, comment faire!

PANEL. S'il vous plaît, sergent, il me vient une idée.

DURIVEAU. Parle, petit!

PANEL. Le guide que nous avons laissé dans le bois voisin...

DURIVEAU. Après?

PANEL. Portait l'uniforme des Cosaques-Tartares.

DURIVEAU. C'est vrai!

PANEL. César pourrait revêtir cet uniforme.

CÉSAR. Eh bien! elle est jolie votre idée!...

DURIVEAU. Je la trouve superbe, moi.

PANEL. Dépêchez-vous, monsieur César, j'entends déjà le pas des chevaux.

CÉSAR. Permettez... permettez!

DURIVEAU, le poussant dans la coulisse par les épaules. Il est dit que ce croquo-notes nous fera damner jusqu'au bout!

CÉSAR, à la cantonade. C'est égal, elle n'est pas fameuse votre idée!

SCENE II.

DURIVEAU, PANEL, WASSILY, IGUROFF, COSAQUES, FEMMES CIRCASSIENNES.

DURIVEAU. Obtempérez! (Ils se tapissent contre un rocher à gauche.)

WASSILY, entrant avec sa troupe et les prisonnières par la droite. Halte! (A Iguroff.) Faites reposer les prisonnières. (Il descend de cheval.)

IGUROFF. Nous sommes encore loin du fort Saint-Nicolas, et si nous voulons arriver avant la fermeture des portes...

WASSILY. Faites ce que je vous dis; vous voyez bien que ces femmes peuvent à peine se soutenir. (Iguroff et quelques Cosaques descendent de cheval et détachent les prisonnières, qui s'assoyent çà et là sur des blocs de rochers.)

PANEL, bas à Duriveau. S'il vous plaît, sergent, il a de l'humanité pour un Cosaque.

DURIVEAU. Taisez-vous, vous ne savez ce que vous dites.

IGUROFF, à Wassily. Voilà qui est fait, lieutenant!

WASSILY. C'est bien!... il faut avoir de la pitié pour son prochain, Iguroff, et puis ne perdez pas de vue que chacune de ces femmes vaut mille sequins; si elles se détériorent en route, c'est vous que je rendrai responsable du déchet.

PANEL, bas à Duriveau. Vous avez raison, sergent, j'étais un imbécile.

WASSILY, apercevant Duriveau. Des hommes! Qui êtes-vous? d'où venez-vous? que faites-vous ici?

DURIVEAU. Mon officier, nous sommes de pauvres soldats Cosaques faits prisonniers par les Circassiens.

WASSILY. Ah! à quelle bataille?

DURIVEAU, à part. Diabole! (Haut.) A l'attaque du fort Saint-Georges.

WASSILY. Le fort Saint-Georges! Je n'ai jamais entendu parler de ce fort-là.

PANEL, bas. Il est de fait, sergent, que ce fort est un peu fort!

DURIVEAU, bas. Obtempérez!... (Haut.) C'est possible, mon officier... ce fort n'existe plus depuis plus de trente ans. Il a été détruit par un tremblement de terre.

PANEL, à part. C'est adroit!

WASSILY. Et depuis trente ans vous êtes prisonniers dans ces montagnes?

DURIVEAU. Depuis trente ans, mon officier, demandez à mon compagnon! N'est-ce pas, Panelskoff?

PANEL. Trente ans et cinq mois, monsieur Duriveausky.

WASSILY. Oh! oh! tout cela me paraît assez suspect, et si je m'en croyais...

DURIVEAU. Vous nous emmèneriez avec vous ? C'est un grand service que vous nous rendriez, mon officier, car nous ne savons trop comment nous pourrions arriver, sans mourir de faim, au premier campement cosaque.

WASSILY. Ce n'est pas mon affaire. (*A ses soldats et à ses prisonniers.*) Allons ! en route, vous autres ! (*Au moment où ils vont sortir par la gauche, César entre vêtu en Cosaque.*) Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ?

DURIVEAU. Un de nos compagnons, mon officier, un soldat du czar Nicolas, évadé comme nous des prisons de Schamyl.

WASSILY, à Duriveau. Taisez-vous ! (*A César.*) Que faites-vous dans ce désert ?

DURIVEAU. Il ne peut vous répondre ; le pauvre diable est sourd-muet !

WASSILY. Un soldat sourd-muet !

DURIVEAU. Une frayeur qu'il a-eue en se voyant sur le point d'être empalé par l'ordre de Schamyl.

WASSILY. Ah ! eh ! une autre frayeur lui rendra peut-être l'ouïe et la parole. (*Il tire un coup de pistolet aux oreilles de César. Celui-ci ne bronche pas.*)

DURIVEAU, à part. Bravo ! cré nom de nom !

PANEL, à part. Et il se vante de n'être qu'un capon !

WASSILY. Allons ! en route ! (*La troupe s'ébranle. En passant près de César, Wassily aperçoit sa clarinette qu'il porte passée dans son ceinturon et la lui arrache en s'écriant.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

CÉSAR, s'élançant pour reprendre son instrument. Ma clarinette !

WASSILY. Ah ! ah ! voilà le muet qui parle !

PANEL. L'imbécile !

DURIVEAU. L'animal !

CÉSAR. Ma clarinette ! je la veux ! rendez-la-moi !

WASSILY, à ses soldats. Emparez-vous de ces honimes ! (*Des Cosaques s'emparent des trois Français et les lient avec des cordes à la queue de leurs chevaux.*) Et maintenant en route pour le fort Saint Nicolas.

DURIVEAU, à part. Trois hommes perdus pour une méchante clarinette ! (*Toute la troupe sort par la gauche. — Changement à vue.*)

Huitième Tableau.

LE FORT SAINT-NICOLAS.

Le fond de la scène à droite est occupé par une forteresse. Trois tours, reliées par des courtines crénelées, se présentent en forme d'équerre. La plus grosse s'élève au milieu, et forme un angle saillant sur le théâtre. Celle de gauche, qui fait le fond, sert d'entrée à la citadelle ; elle est percée d'une baie longue et étroite, au-devant de laquelle s'étend un pont-levis. Tout autour des constructions règne un fossé garni d'un épaulement crénelé. Le sommet des courtines, ainsi que les plates-formes des trois tours, sont praticables. La tour du milieu est également praticable à la hauteur du premier étage, qui se démasque, à un mo-

ment donné, par l'éroulement d'une partie de la muraille. — Des sentinelles russes font faction sur le sommet de chaque tour ; des rondes passent et se découvrent à mi-corps derrière les créneaux des courtines. Il y a également une sentinelle devant la porte du fort ; près de cette porte, assis sur des bancs quelques soldats jouant aux cartes et fumant. Une sentinelle perdue se promène à l'extérieur, entre la tour du milieu et celle de droite, en avant des fossés. Le jour est sur son déclin.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLDATS RUSSES, puis ISMAIL.

UNE SENTINELLE PERDUE. Qui vive ?

ISMAIL, entrant par la droite, enveloppé d'un grand manteau. Ami !

LA SENTINELLE PERDUE. Passez au large !

ISMAIL. J'ai le mot d'ordre.

LA SENTINELLE PERDUE. Avancez. (*Ismail s'avance et parle bas à la sentinelle ; puis il se dirige vers la porte du château.*)

UN SOUS-OFFICIER qui est rentré avec une patrouille. Que demandez-vous ?

ISMAIL. Je désire parler au commandant du fort Saint-Nicolas.

LE SOUS-OFFICIER. On n'entre pas dans la citadelle.

ISMAIL, avec autorité. Alors, prévenez-le... Allez ! (*Le sous officier le regarde avec étonnement, puis il rentre dans le fort.*)

ISMAIL, se promenant le long des glacis. Tout va bien ; la lutte s'engage sur tous les points à la fois. En position, comme je le suis, pour surprendre les principaux secrets du divan de Constantinople, je serai bien maladroit si je ne parviens à élever ma fortune à la hauteur de mon ambition. Hassan-Boy, trompé par les recommandations que j'ai su obtenir, m'accorde une confiance aveugle ; sa fille Aïssé ne m'aime pas, je le sais ; mais que m'importe, si son père me la donne?... Grâce à ce mariage avec la fille d'un des premiers officiers du Sultan, je ne serai plus en butte aux soupçons, et je pourrai surprendre et révéler tous les secrets de nos ennemis. Pour commencer, l'avis important que j'apporte au commandant de cette citadelle ne peut manquer d'appeler sur moi l'attention et la faveur du czar.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMMANDANT.

LE COMMANDANT, s'avançant vers Ismail. C'est vous qui voulez me parler ?

ISMAIL, rejetant son manteau en arrière. Moi-même, comte Storloff.

LE COMMANDANT, étonné. Le major Karnitcheff... sous ce costume... Comment se fait-il ?...

ISMAIL. Nous n'avons pas de temps à perdre en explications inutiles. Je viens, à travers mille dangers, vous communiquer un avis de la plus haute importance.

LE COMMANDANT. Un avis !... parlez !

ISMAÏL. Les Turcs ont résolu de tenter un coup de main contre cette citadelle.

LE COMMANDANT. C'est impossible.

ISMAÏL. Sans doute, à présent que vous voilà prévenu.

LE COMMANDANT. Mais ils n'ont pas de troupes dans cette province.

ISMAÏL. Un fort détachement, muni d'artillerie et commandé par un officier déterminé, s'avance depuis quelques jours, à marches forcées, à travers les défilés des montagnes. Je ne le précède que d'une étape; avant une heure peut-être vous serez attaqués.

LE COMMANDANT. Vous êtes certain de ce que vous dites là?

ISMAÏL. Si je vous trompe, signalez-moi à l'empereur comme un mauvais serviteur et comme un traître.

LE COMMANDANT. C'est bien... je serai sur mes gardes.

LA SENTINELLE PERDUE. Qui vive?

WASSILY, à la cantonade à droite. Détachement de campagne!

LE COMMANDANT. Un détachement... Que signifie?... (Regardant dans la coulisse.) Un corps de Cosaques, avec des prisonniers!

LA SENTINELLE. Faites-vous reconnaître. (Wassily paraît seul et descend de cheval en apercevant le Commandant.)

LE COMMANDANT. Qui vous envoie?

WASSILY. Nous arrivons du Caucase, où nous avons guerroyé contre les tribus de Schamyl; nous conduisons, par l'ordre de notre hetmann, quelques prisonnières que je suis chargé de rendre à la frontière aux facteurs et marchands d'esclaves de Batoum.

LE COMMANDANT. Et vous demandez le logement pour cette nuit?

WASSILY. Oui, excellence; demain, au point du jour, nous nous remettons en route.

LE COMMANDANT, à Ismaïl. Voilà un renfort tout trouvé en cas d'attaque. (A Wassily.) Quels sont ces prisonniers à pied au milieu des chevaux?

WASSILY. Trois hommes que nous avons rencontrés en route. Leurs réponses à mes questions m'ont paru singulièrement suspectes; votre excellence les interrogera et disposera d'eux selon son bon plaisir.

LE COMMANDANT. C'est bien; vous pouvez entrer.

WASSILY, se remettant en selle. Cavaliers, en avant! (Toute la troupe entre par la droite se dirigeant vers le pont-levis.)

ISMAÏL, au Commandant. Je retourne à Constantinople; vous n'avez pas d'instructions à me donner, monsieur le comte?

LE COMMANDANT. Non, monsieur le major.

PANEL, à Duriveau, au moment où ils passent près d'Ismaïl. Si il vous plaît, sergent?

DURIVEAU. Qu'est-ce qui vous prend?

PANEL, lui montrant Ismaïl. Regardez!

DURIVEAU. Karnitchoff!

PANEL. Vous l'avez reconnu?

DURIVEAU. J'ai cru le reconnaître... Après cela, il y a de ces ressemblances...

IGUROFF, le poussant brutalement avec sa lance. Allons, marchez!

PANEL, entre ses dents. Canaille, va!

DURIVEAU, bas. Sois tranquille, petit, c'est porté sur son compte. (Le cortège entre dans le fort.)

LE COMMANDANT, remontant la scène, à un officier. Monsieur, faites battre la retraite, et que la garnison reste sur pied toute la nuit. (Il rentre dans le fort avec l'officier. Des tambours paraissent à la porte du fort et sur les créneaux des courtines et battent la retraite. — La sentinelle perdue se replie et rentre dans la citadelle avec les soldats en faction. — Le pont-levis se relève; on voit circuler des lumières à travers les meurtrières des tours.)

UNE SENTINELLE. Sentinelles, prenez garde à vous!

LES SENTINELLES, échelonnées. Sentinelles, prenez garde à vous! (On entend pendant quelques instants les tambours battre à l'intérieur du fort. — Quelques soldats turcs, dispersés en tirailleurs, se glissent sur la scène en entrant par la gauche.)

LA SENTINELLE placée au-dessus de la tour du pont-levis. Qui vive? (Silence.) Qui vive? (Silence.) Qui vive? (N'entendant pas de réponse, la sentinelle décharge son fusil dans la direction de la coulisse de droite; les Turcs ripostent par une décharge générale.)

LES SENTINELLES. L'ennemi! aux armes! aux armes! (Les créneaux et les plates-formes se garnissent de soldats russes; les Turcs, précédés de tambours battant la charge, entrent vivement par la gauche. — Les artilleurs braquent leurs canons contre la citadelle et ouvrent le feu; combat d'artillerie et de mousqueterie. — Au bout de quelques instants, une partie de la grosse tour du centre s'écroule et laisse à découvert l'étage intermédiaire, garni de soldats russes; un immense hurrah s'élève des rangs de l'armée turque.)

UN OFFICIER TURC. A l'assaut! à l'assaut!

TOUTS LES TURCS. A l'assaut! (Les Turcs se forment en colonne d'attaque et s'élancent sur la brèche au bruit du canon et de la mousqueterie; à plusieurs reprises ils sont repoussés et culbutés dans les fossés. Découragés, ils battent en retraite et reprennent leur position à la gauche du théâtre. — Tout à coup une porte s'ouvre dans le mur du fond de l'étage intermédiaire de la grosse tour, et Duriveau et Panel paraissent armés de pistolets qu'ils déchargent sur les Russes en criant:)

DURIVEAU et PANEL. Vive la France! (Les Russes sont terrifiés; sans leur donner le temps de se reconnaître, Duriveau et Panel les précipitent dans les fossés, aux acclamations de l'armée turque; puis les deux Français lancent

des cordes qu'ils fixent aux barreaux des fenêtres de la tour en criant :))

DURIVEAU et PANEL. A l'assaut ! à l'assaut !
(Les Turcs s'élancent de nouveau. Une colonne pénètre par la brèche, d'autres se hissent au moyen des cordes et des échelles qu'ils ont apportées le long des tours et des remparts ; ils escaladent à la fois toutes les parties de la citadelle ; un combat corps à corps s'engage sur tous les points. — Duriveau et Panel, suivis d'une troupe de Turcs, s'élancent par un escalier intérieur, visible pour le public, sur la plate-forme de la grosse tour, tuent ou désarment les Russes qui la défendaient et y plantent le drapeau turc marié avec le drapeau français, ce dernier formé par l'aigle de Duriveau, plantée au bout d'une lance et par l'étoffe de quelques turbans.)

LES TURCS. Victoire ! Allah ! Allah ! vive le sultan.

DURIVEAU et PANEL. Vive la France !

CÉSAR, paraissant au sommet de la tour et brandissant sa clarinette.) Vive la France ! (Rideau.)

ACTE II.

Neuvième Tableau.

LE PALAIS DE SCHAMYL.

Une salle intérieure du palais de Schamyl, dans le Caucase. Porte à droite, porte à gauche. Ornaments guerriers. Panoplies, trophées, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

HASSAN, JUSSUF, ISSAR-BEG, SNAÏL.
(Snaïl, jeune adolescent vêtu d'un riche costume moitié militaire, moitié religieux, est debout, les mains et le menton appuyés sur le canon d'un long fusil oriental devant la porte latérale de droite. — Les chefs circassiens entrent par la porte de gauche.)

HASSAN, aux autres chefs. Serons-nous aujourd'hui plus heureux que de coutume ? serons-nous admis enfin en présence de Schamyl, le chef au cœur d'acier, le glorieux sultan ?

JUSSUF, désignant Snaïl. Interrogeons cet enfant. (A Snaïl.) Que la bénédiction d'Allah soit sur Snaïl, que la sagesse divine descende comme une rosée printanière...

SNAÏL, brusquement. Que voulez-vous ?

ISSAR-BEG. Nous sommes les chefs des tribus du Caucase, chacun de nous guide au combat mille soldats couverts de fer, mille cavaliers plus rapides que l'ouragan, plus terribles que la foudre.

SNAÏL. Snaïl vous connaît.

ISSAR-BEG. Si Snaïl nous connaît, qu'il nous livre passage ; nous voulons parler à Schamyl.

SNAÏL, barrant la porte. Impossible.

HASSAN. Ah !... peux-tu nous dire du moins si le glorieux sultan daignera se montrer aujourd'hui à son armée ?

SNAÏL. Je ne sais pas.

ISSAR-BEG, aux Chefs. Je vous l'avais dit ; c'est perdre notre temps que de chercher à pénétrer le mystère qui enveloppe toutes les actions de Schamyl.

JUSSUF. C'est que Schamyl n'est pas seulement le chef des chefs, le sultan de la plaine et de la montagne ; Schamyl est le successeur de Mahomet, le nouvel envoyé de Dieu, le second Prophète ! Quand il disparaît aux yeux des hommes, c'est pour converser dans la solitude avec les anges du ciel et les messagers d'Allah !

ISSAR-BEG. Vous croyez à ces contes, Jussuf ?

JUSSUF. Pourquoi ne croirais-je pas, avec toute l'armée, à la divine mission de Schamyl ? Quel autre, parmi nous, a reçu des marques plus frappantes de la protection d'Allah ! N'est-ce pas lui qui le premier a su réunir dans un commun sentiment de haine contre les barbares du Nord, contre les infidèles, contre les ennemis de notre foi et de notre indépendance, toutes nos tribus, divisées jusque-là par des jalousies et des querelles héréditaires ? n'est-ce pas grâce à lui enfin, que ces pics neigeux et ces gorges arides du Caucase, le refuge du meurtrier et du bandit, l'épouvante du marchand et du pèlerin, sont devenues l'arche sainte de l'Islam et la citadelle de la liberté ?

ISSAR-BEG. Vous avez peut-être raison, Jussuf ; il faut bien que Schamyl ait été élevé par Allah lui-même au-dessus des autres hommes, puisque je l'ai accepté pour chef, moi, qui, pendant quarante ans, n'ai partagé qu'avec la grêle et les vents la suzeraineté de ma montagne.

SNAÏL. Silence ! voici le maître ! Place au Sultan ! place au Prophète ! — Il sort par le fond, un moment après l'entrée de Schamyl.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, SCHAMYL.

Schamyl entre par la droite, précédé, escorté et suivi de jeunes gens vêtus comme Snaïl. — Les personnages de la scène précédente se rangent de chaque côté du théâtre.

SCHAMYL. Salut à vous ! illustres défenseurs du Kaf-dah ! nobles représentants de toutes les nations qui fertilisent les vallées du Dariel, ou qui abreuvant leurs coursiers dans les eaux du Terek, le fleuve trois fois sacré !

JUSSUF. Que ta clémence, illustre Sultan, pardonne à l'importunité de notre dévouement ! Pendant une lune entière, l'armée a été privée de ta présence ; la sagesse de tes conseils, la vigueur de ton bras nous ont fait défaut ; l'insolence de l'ennemi s'en est accrue, le courage de nos soldats s'est troublé, et de funestes revers...

SCHAMYL. Qui parle de revers ? Quoi donc ! fils du Caucase, êtes-vous si prompts au découragement ! Oui, je vous entends... le Sultan, dit-on, s'endort dans son harem, au sein de la mollesse et des voluptés, et, pendant ce temps, l'ennemi séculaire de notre race, le mécréant, si souvent châtié par nos pères et par nous-mêmes, brûle nos villages, égorge nos troupeaux, emmène en esclavage nos femmes et nos enfants ! Voilà ce que vous dites n'est-ce pas, ou ce que vous laissez dire autour de vous ?

ISSAR-BEG. Ces malheurs ne sont que trop réels. Récemment encore une horde de Calmouks a enlevé pour les vendre aux marchands de Batoum, toutes les femmes d'une de nos tribus.

SCHAMYL. Je le sais ; mais ce que vous ignorez, c'est que ces femmes et ces filles de notre chair et de notre sang ont été arrachées à leurs ravisseurs, et qu'en ce moment, sous la conduite de leurs libérateurs, elles gravissent en chantant les louanges d'Allah, les premières pentes de cette montagne.

ISSAR-BEG. Est-ce possible ?

JUSSUF. Quoi ! les filles, les fiancées de nos frères ?...

ISSAR-BEG. Nos femmes ! nos sœurs !... Illustre sultan... qui a pu l'apprendre ?...

SCHAMYL, d'un ton inspiré. Qui m'a appris aussi qu'au moment où vous vous effrayez comme des femmes, la colère d'Allah balait nos ennemis comme le simoun chasse et disperse le sable du désert ! Qui m'a appris aussi que des quatre coins du ciel l'ouragan de souffre qui a embrasé les villes maudites s'étend comme une voûte de flammes sur le pays de nos oppresseurs ? Entendez-vous à l'occident ce cliquetis du fer, ces détonations, ces cris de détresse et de triomphe ! Oh ! que de cadavres le Danube roule et charrie dans ses flots rougis !... (Allant vivement à une fenêtre.) Voyez-vous au midi, par delà nos pics glacés, ces nuages sanglants qui empourprent le ciel ? C'est un reflet de l'incendie qui, dans les antiques vallées de la Colchide, sur les bords de l'Éuxin, sur les rives du Phazo, dévore les cités moscovites ! Courage, enfants de Mahomet ! courage, braves Osmanlis, nos amis, nos alliés, nos frères ! Le monde entier s'arme pour notre querelle ! Voyez, voyez ! à l'extrémité du couchant, par delà les monts, par delà les mers, Allah nous suscite des défenseurs ! Je les vois, ils agitent leurs armes, ils nous tendent la main ; ils s'avancent, plus pressés que le sable de la mer, plus rapides que le souffle des vents. Gloire aux Francs qui combattent avec les fils d'Allah pour la cause sacrée de la justice et de la liberté !

SCENE III.

LES MÊMES, SNAIL.

SCHAMYL, à Snail qui rentre. Que veut Snail ?

SNAIL. Très-redouté sultan, un envoyé du pacha d'Anatolie imploro la faveur d'être admis près de sa Hautesse.

SCHAMYL. Qu'il soit le bien venu... allons le recevoir, les Osmanlis sont nos frères, les guerriers du Padisha, comme les soldats de Schamyl, sont les enfants bien-aimés d'Allah ! (Il sort aux cris de : Vive Schamyl ! vive le sultan ! — Changement à vue.)

Dixième Tableau.

UNE FÊTE CIRCASSIENNE.

Les jardins du palais de Schamyl. Terrasse praticable au fond.

SCHAMYL, HASSEIN-BEY, JUSSUF, ISSAR-BEG, SNAIL, GUERRIERS, PEUPLE. (Schamyl entre suivi de son escorte et s'assied sur la terrasse du fond.)

SCHAMYL. Introduisez l'envoyé du sultan. (Snail fait un signe ; Hassein-Bey s'avance ; il est accompagné d'une brillante escorte.)

HASSEIN-BEY. Vaillant chef du Caucase, illustre sultan du Daghestan et de l'El Hourus, tu vois devant toi un messager d'amour, d'amitié et d'alliance. — L'invincible pacha d'Anatolie, l'ombre du Padisha qui lui-même est l'ombre d'Allah, m'envoie à toi pour te dire ceci. Le bruit de tes exploits a retenti jusque sur les rives du Bosphore. Les Osmanlis se réjouissent : les esclaves du Czar sont frappés de terreur. Or, tandis que ton cimetière, plus étincelant que le glaive de l'ange Hazraël, extermine nos ennemis communs sur les bords du Terck et dans les gorges du Dariel, le tonnerre qu'Allah lui-même a mis aux mains du sultan de Stamboul, s'apprête à les foudroyer dans les vastes plaines du Danube. Veux-tu concorder tes efforts avec ceux du Padisha ? veux-tu que ton peuple et celui des Osmanlis, déjà unis par la loi de l'Islam, ne fassent qu'une seule nation de frères, qu'une seule armée de soldats ?

SCHAMYL. Hassein-Bey, je t'attendais.... Allah qui m'a révélé ton nom, m'avait appris aussi le but de ta mission.

HASSEIN-BEY. Je ne viens pas vers toi les mains vides, illustre sultan... Ce présent que je t'apporte réjouira le cœur de plus d'un de tes guerriers.

SCHAMYL. Tu nous ramènes nos sœurs et nos filles ; je le sais. Allah nous les rend, qu'Allah soit béni ! je m'associe de tout cœur à la joie de mon peuple... Prends place à mes côtés, Hassein-Bey, tu assisteras avec nous aux réjouissances que j'ai ordonnées pour célébrer cet heureux événement. (Ballet circassien dansé sur le chœur.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air nouveau de M. Semet.

(On danse sur les chants.)

Bannissons les pleurs, la tristesse !
Allah sourit à ses enfants !

Par nos danses et par nos chants
Célébrons ce jour d'allégresse!
UN GOUVERNEUR.

La vengeance, amère pensée,
Vivait seule au fond de mon cœur...
Demain la guerre! aujourd'hui le bonheur!
Puisque le ciel me rend ma fiancée.

CHOEUR.

UNE JEUNE FILLE.

Ravie, ainsi que mes compagnes,
Aux insultes du glaive,
A mes regards brille d'un plus beau jour
L'azur des lacs, la neige des montagnes!

CHOEUR.

BALLET ARMÉ.

SCHAMYL, se levant après le ballet. Hassen-Bey, quand tu retourneras vers celui qui t'envoie, tu lui donneras ce glaive en témoignage de ma foi... Il est rouge encore du sang des Calmouks et des Moscovites; c'est le joyau le plus précieux de tout le trésor de Schamyl.

Tous. Vive Schamyl! vive le sultan! (*Changement à vue.*)

Onzième Tableau.

LA TENTE D'OMER-PACHA.

A gauche, le camp; à droite, la tente du général en chef ouverte du côté du public. Au commencement du tableau, François et Tom-John entrent et se placent à une table, à gauche, à l'ex-orient d'une cantine; quelques soldats turcs les imitent. Un factieux monte la garde devant la tente d'Omer-Pacha qui est vide.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS, TOM-JOHN, UN FACTIONNAIRE TURC, UN ESCLAVE, SOLDATS TURCS.

UN SOLDAT TURC, entrant avec quelques camarades. Hô! Ali!

L'ESCLAVE. Voilà!

LE SOLDAT TURC. Du café et des pipes. (*Il s'assoit par terre.*)

FRANÇOIS, à l'Esclave. Du café! non pas! mais du vin et des verres! (*L'Esclave sort.*) Ces messieurs ne nous refuseront pas l'honneur de trinquer avec nous.

LE SOLDAT TURC. Nous ne buvons pas de vin.

FRANÇOIS. Allons donc! du vin de France! On ne boit que de ça au café Turc!... pourquoi s'en priverait-on sur les bords du Danube?... D'ailleurs, la France est l'alliée de la Turquie... Allons!

LE SOLDAT TURC. Impossible, ami; mais nous viderons nos tasses en l'honneur des braves enfants de la France et de l'Angleterre!...

LES SOLDATS TURCS, élevant leurs tasses. A la France! à l'Angleterre!

FRANÇOIS. Merci, mes amis, pour Tom-John et pour moi. (*Ils boivent. A Tom-John.*)

Alors, mon petit Tom-John, tu es bien décidé à te mêler à la bagarre?

TOM-JOHN. Yès! Je demandai à vous la permission de vous embotter le pas.

FRANÇOIS. Emboîte, mon brave! emboîte, et si je casse ma pipe...

TOM-JOHN. Oh! vous ne la casserez pas, monsieur François.

FRANÇOIS. Qui sait?... un boulet de canon... un rhume de cerveau!... Tu me remplaceras près du colonel Duriveau, tu le consoleras; car il est triste, mon pauvre colonel.

TOM-JOHN. Ho! pourquoi?

FRANÇOIS. Ah! voilà! je crois qu'il a une passion dans le cœur pour la jeune houri turque qu'il a sauvée... Tu sais?

TOM-JOHN. Yès.

FRANÇOIS. Et il paraît que le papa Hassen-Bey a refusé de la lui donner pour légitime, sous le prétexte que sa main est promise à Ismaïl, un vilain Turc enturbanné... Ah! tiens, tout ça me chiffonne, n'y pensons plus! (*Aux Turcs.*) Allons, mes amis, amusons-nous, étourdissons-nous avant de nous la briser! Entourez avec moi la chanson guerrière, bachique et sentimentale!

TOM-JOHN. Oh! yès! yès! la chanson française!...

Tous LES TURCS. Oui, la chanson!... la chanson!

FRANÇOIS. Voilà!

TOM-JOHN, aux Turcs. Attention! c'est rigolo!

FRANÇOIS. Il chante:

Ain nouveau de M. Semet.

Ah! le bon métier

Mes amis, qu'État militaire!

Qu'on m'ait sur la terre

Un gars plus heureux que l'troupier.

PREMIER COUPLET.

Natif d'un villag' bas-breton,

Jean-Jean à l'armée fait merveille;

Au lieu d'un sal' bonnet d'coton,

Il port' le shako sur l'oreille.

Il est dev'nu brave et saud,

Pour le vrai chic à lui la pomme!

En sabots c'n'était qu'un lourdaud:

L' briquet-z-au côté c'est un homme!

Reprise générale du refrain.

DEUXIÈME COUPLET.

Voyez avec quelle fierté

Il se pavane à la prom'nade;

La vertu de chaque beauté

A son approch' bat la chamade.

Avec ce vainqueur des vainqueurs

Les jaloux évit' tout' chicanes.

Ils n'aiment pas l'bourreau des cœurs,

Mais ils craignent l'bourreau des crânes.

TROISIÈME COUPLET.

Enfin Jean-Jean le verre en main,

Au grand désespoir de sa trogne,

Pourrait jouter jus-qu'à demain

Avec l'héroïque Pologne.

Verr's et flacons vol'nt en éclats

L' cabar'tier mêm' par la fenêt' passe

Jean-Jean ne r'gard' pas aux dégâts,
C'est l'ennemi qui paiera la casse!

(Sur la ritournelle du dernier refrain, le vieux Duriveau et le vieux Panel, vêtus de l'uniforme des anciens chasseurs de la garde impériale, capote bleue et bonnet de police, arrivent lentement par la gauche.)

SCENE II.

LES MÊMES, DURIVEAU, PANEL.

TOM-JOHN, à François, en lui montrant les deux vieillards. Regardez donc, monsieur François, vous connaissez cet uniforme?

FRANÇOIS, stupéfait. L'uniforme de la vieille! des moustaches blanches! la croix d'honneur! d'où sortent-ils donc ces vieux héros-là? (Se levant et faisant le salut militaire.) Salut aux anciens!

DURIVEAU. On te le rend, petit. Dites-moi, sans vous commander, pourriez-vous nous indiquer la tente du général en chef?

FRANÇOIS, désignant la tente d'Omer-Pacha. La tente du général Omer Pacha?... la voici, mon ancien.

DURIVEAU. Merci. (À la sentinelle.) Pardon, aimable factionnaire.

LE FACTIONNAIRE. Que voulez-vous?

DURIVEAU. Nous désirerions avoir l'honneur de parlementer avec le général en chef.

LE FACTIONNAIRE. Il est absent.

DURIVEAU. Nous l'attendrons. (Il s'assied sur un banc placé devant la tente.)

FRANÇOIS, se rasseyant. Je ne sais pourquoi la vue de ces vétérans me cause tant d'émotion. Je leur aurais sauté au cou avec plaisir. Tu ne comprends pas cela, toi, mon bonhomme. Ah! si tu avais été bercé comme moi avec les glorieux récits des exploits de la grande armée; si ta famille s'enorgueillissait, comme la mienne, de compter parmi les siens quelqu'un de ces grands héros d'autrefois....

TOM-JOHN. Ho! vous voulez parler de votre oncle... le chasseur de Cosaques?

PANEL. S'il vous plaît, sergent?

DURIVEAU. Hein?

PANEL. On a parlé des Cosaques.

DURIVEAU. Croyez-vous en avoir le monopole des Cosaques?

TOM-JOHN, à François. Vous m'avez promis de me raconter...

FRANÇOIS. Son histoire... Allons-y! Je vais te conter cela, mon petit matelot. Faisons une partie de piquet, en attendant que ça me revienne. (Roulement de tambour dans la coulisse.)

LE FACTIONNAIRE, à Duriveau. Voici le général.

SCENE III.

LES MÊMES, OMER-PACHA, OFFICIERS DE TOUTES LES NATIONS.

OMER PACHA, entrant avec son état-major. Aux officiers. Allez, messieurs, que mes ordres soient exécutés avec le plus grande exactitude... N'oubliez pas qu'il faut veiller sans

cesse, et que nous ne sommes séparés de l'ennemi que par le Danube, c'est-à-dire par un fleuve qui peut être franchi en quelques heures... Allez! (Les officiers sortent.—Omer Pacha, descendant de cheval, et examinant Panel et Duriveau.) Des soldats français! Que voulez-vous?

DURIVEAU. Mon général, nous voici, mon ami-z-et moi, deux vieux soldats de Sa Majesté l'Empereur Napoléon I^{er}, qui avons traversé à pied les déserts de la Tartarie et les montagnes du Caucase, à cette seule fin de vous demander la permission de prendre du service sous vos étendards, et de descendre quelques Cosaques.

PANEL. Histoire de nous refaire la main.

OMER PACHA. Vous!

PANEL. Nous-mêmes, monsieur le pacha.

OMER-PACHA. Le courage ne vieillit pas, je le sais, mais les forces humaines ont des bornes; avez-vous bien songé, mes braves amis, aux travaux de tous les jours, aux fatigues sans nombre...

DURIVEAU. Pour des débris... car nous sommes des débris, à ce qu'on dit du moins, mon général, nous nous portons, que je crois, assez bien; n'est-ce pas, monsieur Panel?

PANEL. Pendant notre voyage, nous avons longtemps vécu de noisettes. (Montrant ses dents.) Et c'est avec ça que nous les cassions, monsieur le pacha. Vous voyez que nous pouvons encore déchirer la cartouche.

OMER-PACHA, l'examinant. Oui, des hommes de fer. Je comprends qu'avec des soldats de cette trempe, Napoléon ait pu conquérir le monde.

DURIVEAU. Ce n'est pas pour nous flatter, mon général, mais nous avons déjà usurpé la permission de vous rendre quelques petits services. Tout récemment, mon ami et moi, nous avons fêté la Saint-Nicolas à notre manière...

PANEL. En nous emparant du fort de ce nom.

OMER-PACHA. Quoi! ces prisonniers français, échappés des mines de Sibérie, ces intrépides soldats dont le concours a été si utile à notre armée...

DURIVEAU. Nous étions trois, mon général...

OMER-PACHA. L'un de vous a péri!

DURIVEAU. Non, à l'heure qu'il est-z-il joue de la clarinette sur le port de Constantinople... c'est un musicien... il ne se battait pas, mais pendant le combat, il jouait sur son instrument les chants guerriers de notre patrie.

OMER-PACHA. Votre conduite héroïque mérite en effet une récompense. Dès ce moment, vous appartenez à l'armée du Danube. (À Duriveau.) Vous, comme capitaine... (À Panel.) Vous, en qualité de sous-lieutenant. (Il entre dans sa tente, et s'assied à une petite table.)

PANEL. Officiers! S'il vous plaît, nous sommes officiers, monsieur Duriveau!

DURIVEAU. Je suis flatté, monsieur Panel,

très-flatté!... Mais n'oublions pas que l'orgueil est un défaut pernicieux et incompatible.

OMER-PACHA. Vos noms?

DURIVEAU, *entrant dans la tente, suivi de Panel.* Martial Duriveau, ex-sergent au premier chasseurs de la garde.

OMER-PACHA, *à part.* Duriveau! c'est singulier!

PANEL. Jean Panel, soldat au même régiment!

OMER-PACHA. C'est bien : aujourd'hui même vous prendrez possession de vos grades... Attendez ici... dans un instant vous recevrez vos brevets. (*Il sort.*)

TOM-JOHN. Quinte et quatorze et le point! J'ai gagné.

FRANÇOIS. Roulé!

TOM-JOHN. Fumé! c'est tout ce que monsieur paye?

FRANÇOIS. Je vais te payer l'histoire que je t'ai promise tout à l'heure.

TOM-JOHN. C'est cela... Fendez-vous de l'histoire. Voulez-vous votre revanche?

FRANÇOIS. Oui... (*Il joue.*) C'était au commencement de mil huit cent quatorze, la Champagne était ravagée par des bandes innombrables de Cosaques...

PANEL, *tressaillant.* S'il vous plaît, sergent?

DURIVEAU. Vous dites?

PANEL. On reparle des Cosaques.

DURIVEAU. Décidément, vous avez un tic, monsieur Panel... il faut vous en défaire.

FRANÇOIS. Une de ces bandes avait pénétré dans la ville de Troyes, la capitale de la Champagne.

TOM JOHN, *jouant.* Quatorze de larbins.

PANEL, *à Duriveau.* S'il vous plaît, monsieur Duriveau!

DURIVEAU. Vous dites?

PANEL. Avez-vous entendu? On parle de Troyes, en Champagne.

DURIVEAU. Vous commencez à m'intéresser, monsieur Panel... Je vous permets d'écouter.

FRANÇOIS. Ces barbares commettaient dans la ville mille atrocités. (*En ce moment le colonel Duriveau entre par la gauche, suivi de quelques officiers et écoute.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, LE COLONEL DURIVEAU.

TOM-JOHN, *versant à boire à François.* Un petit coup pour humecter votre grolot, monsieur François.

FRANÇOIS, *en portant le verre à ses lèvres, aperçoit le Colonel et se lève vivement.* Mon colonel!

LE COLONEL. Continue, mon ami; tu sais que cette histoire m'intéresse aussi vivement que toi.

PANEL. Et moi donc, monsieur Duriveau!

DURIVEAU. C'est une action de guerre qui a

fait quelque bruit dans le temps. Il ne faut pas vous flatter pour cela que la muse de l'histoire ait recueilli votre nom; soyez modeste, monsieur Panel.

FRANÇOIS. Il y avait alors dans la ville de Troyes quelques soldats français retenus à l'hôpital par leurs blessures. Deux entre autres, le chasseur Panel et le sergent Duriveau.

TOM-JOHN, *jouant.* Le monarque de pique.

DURIVEAU, *dans la tente.* Hein!... plaît-il!...

PANEL. Vous entendez, sergent!

DURIVEAU. J'entends bien, cré nom de nom!

FRANÇOIS. Tous les jours ils allaient à la chasse aux Cosaques avec un chien, une culotte de peau de boule-dogue qui avait fait la campagne de Russie.

DURIVEAU, *essuyant une larme.* Pauvre Caporal!... tué sous les murs de Paris... mort-z-au champ d'honneur!

PANEL, *très-ému.* La muse de l'histoire a aussi recueilli le nom de Caporal!...

FRANÇOIS. Un jour, le sergent Duriveau eut l'idée de profiter des dispositions belliqueuses des bourgeois de la ville pour anéantir d'un seul coup l'état-major de l'armée calmouko. Ce qui fut dit fut fait. A un signal donné, les soldats français, qui sous divers déguisements s'étaient donné rendez-vous au café de la Victoire, se précipitent sur les Cosaques; Duriveau et Panel donnent l'exemple, alors..

DURIVEAU, *qui a écouté avec la plus vive émotion, s'avançant et continuant le récit.* Alors, c'est une mêlée, un sabat, un tremblement comme on n'en avait jamais vu de mémoire d'homme!... On s'attaque, on se cogne, on se bâche, que la maison en tremble jusqu'aux girouettes! Pendant ce temps-là, les bourgeois courent aux armes, la bataille s'engage dans les maisons, dans les rues, sur les remparts; les Cosaques sont enfoncés sur toute la ligne, et l'empereur, vainqueur à Montereau, arrive juste à temps pour voir fuir à travers champs les derniers escadrons des Cosaques!...

FRANÇOIS. Tiens!... tiens!... vous connaissez donc cette histoire, mon ancien?

DURIVEAU. J'y étais.

PANEL. Nous y étions tous les deux.

FRANÇOIS. Vous y étiez!... (*Tous les soldats font le salut militaire.*) Mais, alors, vous avez peut être connu mon oncle, ou plutôt l'oncle de mon père?

DURIVEAU. Son nom?

FRANÇOIS. Jean Panel.

DURIVEAU. Hein! vous dites?

PANEL, *tremblant de joie.* Mon neveu!... ah! monsieur Duriveau, je ne sais pas ce que j'ai, mais je sens que je m'en vas!... (*Il chante.*)

DURIVEAU, *lui tapant dans les mains.* Poule mouillée que vous êtes!

FRANÇOIS. Eh ben! qu'est-ce qu'il a donc, l'ancien? (*Il s'empresse auprès de lui.*)

DURIVEAU. Ce n'est rien.

LE COLONEL, s'approchant. Pardon, mon brave!...

DURIVEAU, saluant. Mon colonel.

LE COLONEL. Avez-vous en effet connu les deux soldats dont vous parliez tout à l'heure?

DURIVEAU. Je me flatte de les connaître encore.

LE COLONEL. Que dites-vous!... mais le sergent Duriveau et le chasseur Panel sont morts tous les deux!

DURIVEAU. Dites donc, monsieur Panel, il paraît qu'on nous a tués sans nous demander notre permission.

PANEL. Il paraît, monsieur Duriveau.

LE COLONEL. Vous vous nommez Duriveau!

DURIVEAU. Martial Duriveau, original de Tours en Touraine.

PANEL. Jean Panel, chasseur de la garde.

LE COLONEL, poussant un cri. Mon père!

FRANÇOIS. Mon oncle!...

DURIVEAU. Hein! qu'est-ce que vous dites! mon fils, mon petit Paul!... ah! mon Dieu!... mon Dieu!... (*Il chancelle à son tour.*)

LE COLONEL. Mon père!

PANEL. Dites donc, sergent! vous êtes aussi poule mouillée que moi!

DURIVEAU, revenant à lui. Ce n'est rien... c'est la joie... la surprise!... (*A son fils.*) Mais laissez-moi donc te regarder... Colonel!... oui, colonel!... La croix d'officier de la Légion d'honneur!... gagnée au service de la France, n'est-ce pas?...

FRANÇOIS. Sur les champs de bataille de l'Afrique, oui, monsieur Duriveau; et crânement gagnée, allez!

DURIVEAU, embrassant son fils. Mon fils!

PANEL, à son neveu. Et toi, gamin?

FRANÇOIS. Moi, soldat, mon oncle! soldat d'oncle en neveu! mais toujours ci-à, toujours troupier, toujours ennemi des Cosaques!

TOM-JOHN. Oh! yès!... Cosaques... trépignée! trépignée! crè nom!

LE COLONEL. Mais comment se fait-il, mon père?...

DURIVEAU. Prisonnier dans les mines de Sibérie... depuis 1815 .. je te conterai ça... car nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas?

LE COLONEL. Oh! non, mon père!

SCENE V.

LES MENES, HASSFIN-BEY, ISMAIL, OFFICIERS de la suite d'Hasséin-Bey, OMER-PACHA, suivi de son état-major.

HASSFIN-BEY, à Omer-Pacha. Général, voici un message que le sultan m'a ordonné de vous remettre.

OMER-PACHA. Donnez, Hasséin-Bey! (*Il*

ouvre le pli et lit.) « Ordre de passer le Danube » aujourd'hui même et d'attaquer l'armée » russe dans toutes ses positions. »

ISMAIL, à part. Qu'entends-je!

OMER-PACHA, aux officiers. Allah soit béni! la grande guerre commence, messieurs! Dans une heure nous passons le Danube!

TOUS LES OFFICIERS. Hurrah!... vive le sultan!

ISMAIL, à part. D'ici là, j'aurai le temps de prévenir le général prince Gortschakoff... et de me débarrasser de mon rival.

OMER-PACHA. Chacun à son poste, messieurs. (*A Duriveau.*) Colonel, je vous confie l'avant-garde; à vous l'honneur de mettre le pied le premier sur la rive gauche du Danube. (*Le colonel sort.*)

ISMAIL, sortant derrière lui. Tu te trompes, Omer-Pacha, j'y serai avant lui, et c'est moi qui me charge de le recevoir! (*Il sort.*)

OMER-PACHA. Capitaine Duriveau, lieutenant Panel, allez prendre le commandement de votre compagnie. (*A un aide de camp.*) Conduisez ces deux officiers à leur poste.

FRANÇOIS. Mon oncle! je me battrai sous vos ordres.

TOM-JOHN. Allons-y, gaiement! (*Ils sortent tous; Omer-Pacha entre dans sa tente, et passe par l'ouverture du fond. Grand bruit de tambours et de fanfares. La toile du fond s'enlève et découvre les bords du Danube.*)

Douzième Tableau.

LE PASSAGE DU DANUBE.

Le théâtre représente la rive gauche du Danube, occupée par les Russes. — Le fleuve traverse le théâtre obliquement de gauche à droite — On aperçoit la tête d'un pont de bateaux, et quelques chaloupes canonnières chargées de soldats turcs. Au lever du rideau, les Russes sont embusqués derrière les arbres et les aspérités de la rive. Ismail est à leur tête.

SCENE PREMIERE.

ISMAIL, UN OFFICIER RUSSE, puis LE COLONEL DURIVEAU, OMER-PACHA, PANEL, DURIVEAU PÈRE, SOLDATS TURCS et SOLDATS RUSSES.

ISMAIL, à l'Officier. Voyez, général... les Turcs ont jeté un pont de bateaux sur le Danube... ils vont franchir le fleuve. Mais si vos hommes exécutent l'ordre que vous leur avez donné de ne pas faire feu... l'ennemi tombera dans le piège. (*A ce moment une chaloupe aborde silencieusement. Le colonel Duriveau descend, suivi de quelques soldats turcs, et se dirige vers la tête du pont. Un peloton de Russes s'avance derrière eux et les enveloppe pendant qu'Ismail, suivi d'un autre peloton, se jette sur eux.*)

ISMAÏL, terrassant le colonel. Un seul cri, et tu es mort !

LE COLONEL. A moi, mes amis ! (Il tombe frappé d'un coup de poignard. A son cri, un peloton de Turcs, dans lequel se trouvent Panel, le vieux Duriveau, François et Tom John, paraît sur le pont. — La fusillade s'engage. — Les Russes s'élançant sur le pont pour refouler les Turcs ; mais ceux-ci en reculant démasquent une pièce de canon placée au milieu d'eux et mitraillent l'ennemi à bout portant. — Les Russes battent en retraite, poursuivis par toute l'armée turque qui débouche sur le pont. Pendant ce temps un combat s'est engagé entre le premier peloton turc et celui d'Ismaïl. — François, Panel et Tom John délivrent le colonel Duriveau qui n'est que blessé. — Charge de cavalerie. — Arrivée d'Omer-Pacha. — Fuite des Russes.)

OMER-PACHA, à ses soldats. Enfants, le Danube est franchi ! En avant ! en avant ! (Tableau. — Le rideau baisse.)

ACTE III.

Treizième Tableau.

SÉBASTOPOL.

Un petit intérieur dans l'hôtel de l'amiral. Porte à droite et à gauche. Fenêtre à droite découvrant la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMIRAL, KARNITCHEFF, ils entrent par la droite.

L'AMIRAL, s'asseyant. Asseyez-vous, major Karnitcheff, et veuillez me lire votre rapport.

KARNITCHEFF, il s'assied et lit : « Sur l'ordre de son altesse l'amiral prince Menschikoff, et muni de lettres de recommandation arrachées par ruse à d'honnêtes armateurs turcs de Sinope, je me rendis, le vingt-huit février dernier, à Constantinople, sous le nom d'Ismaïl. Je parvins, non sans peine, à obtenir la confiance d'Hasein Bey, l'un des ministres du sultan, et le plus dangereux de nos ennemis, car il porte au fond du cœur la haine du nom russe et l'amour de la patrie. Le prince ayant échoué dans sa négociation, je tentai d'obtenir, à l'aide d'une émeute, le prétexte qui nous échappait : je ne fus pas plus heureux que son altesse et je dus chercher d'autres moyens de servir mon pays. Hasein Bey m'accordait une confiance aveugle ; j'appris par lui qu'un coup de main devait être tenté contre le fort Saint-

Nicolas : je me mis en route à travers mille dangers, et j'arrivai assez tôt pour prévenir le commandant du fort. Malheureusement, la bravoure des assaillants triompha du courage de nos soldats, et le fort fut pris. »

L'AMIRAL. Que dites-vous, monsieur ? Le courage de nos soldats n'a jamais fléchi... ce sont les ennemis de la Russie qui répandent ces bruits.

KARNITCHEFF. Cependant, excellence, le fort a été pris.

L'AMIRAL. Il a été pris... c'est vrai... mais rappelez-vous, monsieur, qu'un soldat russe vaut quatre soldats turcs.

KARNITCHEFF. Je le sais, excellence... pourtant les Turcs étaient inférieurs en nombre... et le fort a été pris.

L'AMIRAL. Par trahison ! parce qu'on avait imprudemment renfermé dans ce fort deux soldats français qui ont ouvert la porte aux assiégeants.

KARNITCHEFF. C'est vrai, excellence, mais le fort a été pris.

L'AMIRAL. Il a été pris!... il a été pris!... Continuez, monsieur.

KARNITCHEFF, lisant : « A peine de retour à Constantinople, j'appris qu'Hasein-Bey venait d'être chargé d'une importante mission près d'Omer Pacha. Je me rendis avec lui sur les bords du Danube. Là, je fus assez heureux encore pour connaître un des premiers le projet d'Omer-Pacha. Je prévins le général Gortschakoff. Il se porta à la rencontre de l'ennemi, et arriva au moment où il touchait la rive... Malheureusement les Turcs furent vainqueurs à la bataille d'Oltenitza, et... »

L'AMIRAL, vivement. Que dites-vous donc, monsieur ? La bataille d'Oltenitza a été gagnée par les Russes, et la preuve, c'est que j'ai fait chanter ici un *Te Deum* pour célébrer notre victoire.

KARNITCHEFF. Pardonnez-moi, excellence, j'y étais... et...

L'AMIRAL. Vous avez mal vu ! (Sévèrement.) Vous devez avoir mal vu !

KARNITCHEFF, s'inclinant. J'ai mal vu, excellence.

L'AMIRAL. Continuez.

KARNITCHEFF, lisant. « Déjà trois fois, mon dévouement, mon zèle, n'ont produit aucun résultat heureux ; mais je crois, en m'adressant à votre excellence, pouvoir atteindre enfin le but que je me suis proposé, c'est-à-dire l'anéantissement de nos ennemis, et voici comment : la flotte turque, commandée par Osman-Pacha, s'est réfugiée à Sinope... »

L'AMIRAL, l'interrompant. A Sinope ! êtes-vous sûr de cela ?

KARNITCHEFF. J'en suis sûr, excellence.

L'AMIRAL. Est-elle forte... bien armée ?

KARNITCHEFF. Forte, non ; — bien armée, non, — mais elle est montée par cinq mille hommes déterminés qui se feront tous sauter plutôt que...

L'AMIRAL, se levant ainsi que Karnitcheff. Qu'importe ! Vous aviez raison, monsieur, voilà une importante nouvelle. Déjà j'ai donné à la flotte l'ordre de sortir de Sébastopol pour croiser dans la mer Noire. Je vais faire appareiller pour Sinope. Le czar sera instruit de votre dévouement.

KARNITCHEFF. Ah ! excellence.

L'AMIRAL. Vous accompagnerez la flotte à Sinope ; de là vous vous rendrez à l'armée du Danube. Attendez ici, dans quelques instants, je vous ferai remettre mes instructions. (Il sort. Karnitcheff s'assied et lit des papiers qu'il tire de sa poche ; il ne prend aucune part à la scène suivante jusqu'au moment où il est interpellé personnellement.)

SCÈNE II.

YVANOWITCH, un OFFICIER RUSSE, KARNITCHEFF, OFFICIERS DE MARINE.

CHORUS DE MATELOTS, dans la coulisse.

Hurrah ! hurrah ! hurrah !

Le signal du départ vient de se faire entendre.

Embarque à bord

Matelot moscovite, il faut sans plus attendre

Sortir du port !

YVANOWITCH, entrant par la porte de gauche. Pourquoi ces chants ?

UN OFFICIER. Ce sont les matelots qui s'embarquent et qui célèbrent ainsi leur joie de pouvoir combattre et vaincre nos insolents adversaires, les Anglais et les Français.

YVANOWITCH. Les combattre, oui... mais les vaincre, c'est autre chose.

UN OFFICIER. Oh ! vous, Yvanowitch, depuis que vous êtes à Sébastopol, vous avez toujours défendu les Français et les Anglais.

YVANOWITCH. Parce que pendant deux ans de séjour à Paris et à Londres, j'ai appris à les connaître... Oui, messieurs, ce sont deux grands peuples, deux peuples généreux et braves... Ne sont-ce pas eux qui nous fournissent les éléments de notre civilisation naissante ? A qui devons-nous les développements de notre commerce et de notre industrie ? aux Anglais. A qui devons-nous les arts, les productions littéraires qui charment nos loisirs, les artistes qui nous font comprendre et aimer les poètes ? aux Français !

UN OFFICIER. Beau cadeau qu'ils nous ont fait là ! Ce sont ces occupations bourgeoises ou frivoles qui énervent les peuples. Quant à moi, je préfère le bruit du canon au sifflement d'une machine à vapeur, et les sons éclatants du clairon des batailles, au piailllement d'un orchestre de théâtre.

YVANOWITCH, tristement. Soyez satisfait, alors, car vous entendrez bientôt probablement et le bruit du canon et les cris de la bataille.

UN OFFICIER. Vous la redoutez beaucoup la bataille !

YVANOWITCH. C'est vrai. Je déplore cette guerre qui retardera peut-être d'un siècle la civilisation de notre pays... mais cette conviction profonde et cet amer regret ne m'empêcheront pas de faire mon devoir, messieurs, et vienne l'heure du danger, je saurai mourir à mon poste sans reculer d'une semelle, sans jeter un regard en arrière.

UN OFFICIER. Vous êtes brave, je le sais ; mais vous défendez une mauvaise cause. (A Karnitcheff.) N'est-ce pas, major Karnitcheff ?

KARNITCHEFF. De quoi est-il question, messieurs ?

UN OFFICIER. Des Anglais et des Français.

KARNITCHEFF. Les Français !... Ah ! ne me parlez pas des Français.

YVANOWITCH. Monsieur le major n'aime pas les Français ?

KARNITCHEFF. Je les hais.

YVANOWITCH. Pourquoi ?

KARNITCHEFF. Je les hais.

YVANOWITCH. Ne serait-ce pas depuis une certaine aventure arrivée dans les mines de la Sibérie, et dont j'ai vaguement entendu parler ?

KARNITCHEFF. Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur... Je hais les Français et les Anglais, parce que ce sont les ennemis de mon pays et de notre czar bien-aimé.

UN OFFICIER. Mais laissez cela, messieurs, et donnez-nous des nouvelles, major, vous qui arrivez de l'armée du Danube.

KARNITCHEFF. Vous vous trompez, monsieur, j'arrive de Constantinople.

TOUS. De Constantinople !

KARNITCHEFF. J'ai pu, par un hasard étrange, surprendre un grand secret, et je viens d'en instruire l'amiral.

UN OFFICIER. Peut-on, sans indiscrétion, major, vous demander quel est ce secret ?

KARNITCHEFF. L'amiral ayant déjà donné des ordres pour le départ de la flotte de Sébastopol, je ne vois aucun inconvénient à vous le révéler : il s'agit de surprendre et de détruire la flotte turque, mouillée en ce moment dans le port de Sinope.

YVANOWITCH. Cette flotte est donc sortie de Constantinople dans l'intention de nous attaquer ?

KARNITCHEFF. Non ; elle est chargée tout simplement de ravitailler les places occupées par les Turcs sur la côte d'Asie. Nous aurons bon marché de cette escadre.

YVANOWITCH. Ainsi, sans déclaration de guerre, par surprise, par trahison, au mépris de promesses formelles, notre flotte, trois fois plus forte que celle des Turcs, attaquerait celle-ci dans le port même où elle s'est réfugiée ! C'est impossible !

KARNITCHEFF. Cependant !

YVANOWITCH. C'est impossible, vous dis-je ! Ce serait une tache honteuse à notre drapeau ! Une telle pensée même est un outrage à notre souverain, une insulte à notre amiral !

KARNITCHEFF. Je crois me connaître en loyauté... et cependant...

YVANOWITCH. Vous ! le major Karnitcheff, l'ex-gouverneur des mines de la Sibérie, le bourreau des pauvres prisonniers, l'espion de Constantinople, vous parlez de loyauté ! Allons donc ! ayez au moins la pudeur de vous taire !

KARNITCHEFF. Monsieur, vous me rendrez raison !

SCENE II.

LES MÊMES, L'AMIRAL.

L'AMIRAL. Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ?

TOUS. L'amiral !

YVANOWITCH. Excellence, je comprends que les besoins de la guerre exigent les services de certains hommes... Mais quand ces hommes osent élever la voix pour se vanter de leur infamie !...

L'AMIRAL. Silence, monsieur.

KARNITCHEFF. Excellence, j'ai été insulté...

L'AMIRAL. Taisez-vous l'un et l'autre... ce n'est pas le moment des vaines querelles, et si vous avez si fort le désir de verser votre sang, attendez du moins que votre souverain le réclame ; l'occasion se présentera bientôt... Messieurs, je reçois à l'instant l'ordre de commencer les hostilités... Dans une heure nous mettrons à la voile pour Sinope.

YVANOWITCH. Ainsi donc ce que disait cet homme est vrai... Vous allez attaquer avec des forces écrasantes un ennemi sans défense ?

L'AMIRAL. Silence, encore une fois ; monsieur, vous n'avez pas à discuter un ordre, vous avez à l'exécuter. Capitaine Yvanowitch, allez prendre le commandement de votre bâtiment, et tenez-vous prêt pour le départ.

YVANOWITCH. Voici mon épée, Excellence... C'est une arme loyale, je ne veux pas la transformer en poignard ; reprenez-la.

L'AMIRAL. C'est une rébellion.

LES OFFICIERS, bas. Il est perdu !

YVANOWITCH. Reprenez-la, vous dis-je. Je me bats contre un ennemi en lui donnant partage égal de soleil et de terrain. Je ne l'assassine pas dans l'ombre.

L'AMIRAL. Saisissez ce rebelle. (Les Officiers le saisissent.)

YVANOWITCH. Vous n'avez pas voulu de mon épée, amiral, eh bien ! je la brise, afin qu'elle ne soit pas souillée par le sang que vous allez verser.

L'AMIRAL. Emmenez-le ; il expiera son crime dans les cachots de la Sibérie !

YVANOWITCH. Soit ! Mais j'aurai du moins fait entendre la protestation d'un homme de cœur !... Et pour l'honneur de mon pays, je désire qu'elle soit répétée d'échos en échos jusqu'au fond de l'Europe indignée...

L'AMIRAL. Allez ! (Il fait un geste. — On

entraîne Yvanowitch d'un côté ; l'Amiral et les Officiers sortent de l'autre.)

(Changement à vue.)

Quatorzième Tableau.

LA SAINTE-BARBE.

L'intérieur de la batterie d'un vaisseau turc.

MARINS couchés près de leurs pièces ; HASSEIN-BEY entre et examine si tout est en ordre.

HASSEIN-BEY, à un Marin. Pourquoi ta mèche n'est-elle pas allumée ?

LE MARIN. Excusez-moi, maître... Mais nous sommes dans le port de Sinope... et non point en pleine mer... J'ai cru...

HASSEIN-BEY. Allume ta mèche. (Le Marin obéit. — A un Officier.) Faites venir mes fils. (L'Officier sort.)

HASSEIN-BEY, seul. Je ne sais... mais j'ai des pressentiments sinistres : il me semble qu'un horrible malheur plane sur le port de Sinope... (Regardant à un sabord.) Et toujours ce brouillard étendu comme un voile sur l'horizon ! Pourtant tout est calme... bien calme... les navires sont à l'ancre... Allons, allons, je suis fou... (Voyant ses fils descendre l'escalier.) Ah ! mes enfants... venez... j'ai besoin de vous voir... j'ai besoin de vous parler...

MOHAMMED. Qu'avez-vous, mon père ?

HASSEIN-BEY. Je crains une surprise... une trahison...

MOHAMMED. Rassurez-vous, mon père... Ici nous sommes en sûreté... les Russes sont à Sébastopol.

HASSEIN-BEY. Tu en es sûr...

MOHAMMED. Oui, mon père. (On entend le bruit d'un coup de canon. Un matelot tombe mort.)

HASSEIN-BEY. D'où donc est parti ce boulet ? (Au même instant des cris : Aux armes ! se font entendre.)

L'OFFICIER, rentrant. Maître... nous sommes trahis... la flotte russe entoure et ferme le port... On nous somme de nous rendre.

HASSEIN-BEY. Nous rendre... nous rendre !... Canoniers, à vos pièces !... et feu de toutes les batteries !... Mon fils, allez répandre mes ordres... et revenez... ici... (L'Officier et les cinq fils d'Hassein-Bey se précipitent au dehors. Le combat s'engage. Les canoniers chargent et déchargent leurs pièces. — Moment d'arrêt.)

HASSEIN-BEY. Courage, enfants, courage !... Montrons nous dignes de ceux qui nous protègent et nous vengeront !

MOHAMMED, revenant. Mon père... nous sommes perdus !... Il faut nous rendre ou mourir ici !... (Les quatre autres enfants sont descendus et entourent Hassein-Bey.)

HASSEIN. Votre avis, mes fils ?

TOUS. Il faut mourir !...

HASSEIN-BEY. Bien ! (Il soulève une trappe et arme un pistolet.)

MOHAMMED. Que faites-vous, mon père ?

HASSEIN-BEY. Regardez !

TOUS. La sainte barbe !

L'OFFICIER, rentrant. Maître... les Russes sont vainqueurs... ils montent à l'abordage.

HASSEIN-BEY. Laissez-les monter... laissez-les monter ! — A genoux, mes enfants... à genoux... et priez.

MOHAMMED. En ce moment, père... voilà comme il faut prier Dieu... (Il saisit une hache d'abordage et, suivi de ses frères, il s'élançe par l'escalier qui conduit au pont, mais ils sont repoussés par un flot de marins turcs qui reculent : des sabords, des écoutes, de partout on voit pénétrer les matelots russes. Un combat terrible s'engage.)

L'OFFICIER. Maître... les Russes montent toujours.

HASSEIN. Laissez-les... laissez-les monter !.

LES RUSSÉS. Rendez-vous... vous êtes vaincus !... victoire, victoire !...

HASSEIN-BEY. Pas encore... vainqueurs et vaincus, le même sort nous attend. — Exécration sur les lâches... et sur les infâmes !... (Le pistolet part et met le feu aux poudres, le vaisseau s'abîme avec fracas engloutissant les Russes et les Turcs et découvre le panorama de la rade de Sinope.)

Quinzième Tableau.

SINOPE.

A droite, la ville incendiée à gauche ; la mer couverte de débris de navires. Grande scène de désolation ; partout des morts et des mourants, Karnitcheff debout sur une redoute ruinée plaie seul sur cet immense désastre.

KARNITCHEFF.

Armez-vous, messieurs les Anglais... armez-vous, messieurs les Français... vous arriverez trop tard !... la flotte turque est détruite, et le même sort attend la vôtre !... ah ! Français maudits, vous avez marqué au front Karnitcheff, voilà sa vengeance !...

(Rideau.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Seizième Tableau.

UN VILLAGE EN VALACHIE.

KARNITCHEFF, SOLDATS RUSSÉS, PAYSANS VALAQUES, FEMMES, ENFANTS, VIEILLARDS, puis DURIVEAU et PANEL. (Au lever du rideau, on entend des cris sortir d'une maison. — Des Cosaques emportent une jeune fille. Le père se précipite sur eux. Un Cosaque le tue d'un coup de pistolet. Quelques paysans murmurent et crient : A bas les Cosaques !)

KARNITCHEFF, entrant. Qu'est-ce que c'est ?

LES PAYSANS. C'est un assassinat !

KARNITCHEFF. On nous a envoyés ici pour protéger les Moldo-Valaques, et le meilleur moyen d'empêcher l'ennemi de vous ravir vos biens, c'est de les prendre nous-mêmes. (Rires d'a soldats.)

UNE PAYSANNE, avec un sombre désespoir. Il ne me reste plus rien, à moi. Vous avez enlevé ma fille et tué mon mari. Ah ! malédiction sur vous !

KARNITCHEFF, aux soldats. Au diable la vieille folle !... Allons, vous autres, mettez en réquisition tous les hommes du village pour traîner les équipages de l'armée jusqu'à Giurgewo. C'est l'ordre du général Gortschakoff. Prenez tout ce que vous trouverez dans les maisons pour l'approvisionnement de l'armée. Allez, ne vous gênez pas, agissez comme si nous étions en pays ennemi.

LES SOLDATS. Vive le général ! vive le général ! (Ils se répandent dans les maisons et se mettent à piller. Karnitcheff sort.)

UN PAYSAN. Et l'empereur Nicolas avait promis de respecter les biens et la liberté des Moldo-Valaques ?

UN PAYSAN. Qu'allons-nous devenir, mon Dieu !

LA PAYSANNE, à voix basse. Lâches ! lâches ! lâches !

LE PAYSAN. Lâches, dis-tu, et que veux-tu que nous fassions ! Les Cosaques sont dix fois plus nombreux que nous, et nous n'avons pas d'armes.

LA PAYSANNE. Est-ce que le fer manque dans notre village ? Est-ce que vous n'avez pas les soies de vos charreuses ? des fourches, des faux ?... Les Cosaques sont plus nombreux que vous, qu'importe !... Quand on combat pour défendre sa liberté, son honneur, sa vie, est-ce que l'on compte ses ennemis ? Es-tu que le singlier forcé dans sa bauge compte les chiens qui l'assaillent ? non ! il s'accule, et s'il ne peut vaincre, il vend chèrement sa vie... il déchire avec ses défenses les entrailles de ses ennemis... il se fait une litière de cadavres, et il a du moins cette suprême consolation de mourir vengé !... Ah ! c'est Karnitcheff... ce Karnitcheff !... (Panel et Duriveau, habillés en paysans moldo-valaques, grands manteaux de peaux de mouton et grands chapeaux, entrent en scène.)

PANEL. S'il vous plaît, monsieur Duriveau, je crois qu'on parle de notre homme... Nos renseignements étaient exacts... et je crois que nous sommes enfin arrivés au gîte de l'animal.

DURIVEAU. Nous allons le savoir.

PANEL, humant l'air. Ça sent le Cosaque ici. (Grands cris et grands éclats de rire dans la coulisse. On voit une voiture dans laquelle sont des Cosaques. Elle est traînée par des paysans et des femmes attelés comme des chevaux. Les Cosaques les frappent avec des fouets.)

UN COSAQUE. Allons ! hue ! hue ! plus vite que ça ! Il n'y a pas assez de monde... prenez des hommes.

LES PAYSANS. Ah ! c'est une infamie !

LA PAYSANNE. Lâches ! lâches ! lâches !
UN COSAQUE, à Duriveau et à Panel. Mar-
chez !

LES PAYSANS. Non ! non ! nous ne le souffri-
rons pas !

DURIVEAU. Ni nous non plus, cré nom de
nom ! c'est donc ainsi que vous vous laissez
traiter, vous autres ! Dans mon village, savez-
vous ce qu'on a fait aux Cosaques ? On leur a
fait manger, en guise de chandelles, tous les
manches à balai de nos ménagères.

PANEL. Oui, on leur a donné du balai.

LES PAYSANS. Ils ont raison ! A bas les Co-
saques ! à bas les Cosaques !

KARNITCHEFF, rentrant. Passez-moi au fil de
l'épée toute cette enfilade. (Les Cosaques pour-
suivent les paysans qui se sauvent en poussant
de grands cris, à l'exception de Duriveau et
de Panel. On entend le tocsin au dehors et des
cris de femmes et d'enfants.)

DURIVEAU. Karnitcheff !... Enfin... (Il jette
son manteau ainsi que Panel.)

KARNITCHEFF, les reconnaissant. Les Fran-
çais ! deux contre un ! voulez-vous donc m'as-
sassiner ?

DURIVEAU. Il a raison, monsieur Panel ; ob-
tempérez-moi l'honneur de lui faire son af-
faire. (Il tire son sabre.)

PANEL. Dites donc, monsieur Duriveau,
vous prenez toujours les bons morceaux, vous.

DURIVEAU. Je vous permets de nous servir
de témoin. (A Karnitcheff.) En garde ! l'un
duel s'engage entre Karnitcheff et Duriveau ; le
premier recule et va s'appuyer contre la porte
d'une maison où sont entrés des Cosaques.)

KARNITCHEFF, poussant la porte avec la main
gauche et entrant dans la maison.) A moi,
mes amis !

DURIVEAU. Ah traître ! (Des Cosaques parais-
sent aux fenêtres et tirent plusieurs coups de
feu. — Duriveau tombe.)

PANEL, courant à lui. Vous êtes blessé, ca-
pitaine ?

DURIVEAU, se relevant. Ce n'est rien, à l'as-
saut ! (Ils poussent la voiture sous les fenêtres
de la maison.)

LA PAYSANNE, rentrant en scène une torche
à la main.) Ils se sont réfugiés dans ma mai-
son ! Eh bien, elle leur servira de tombeau !
(Elle met le feu à la maison ; au dehors on
entend toujours le tocsin et de grands cris.)

FRANÇOIS, arrivant avec Tom John à la
tête d'un détachement de soldats turcs suivi
d'une foule de paysans Valaques. Courage,
mes amis ! voilà la France et l'Angleterre qui
arrivent ! (Mêlée générale. — Coups de feu.
— Les Cosaques se rangent devant la maison
et cherchent à repousser les assaillants. — Les
paysans armés de fourches et de faux les met-
tent en déroute. — Duriveau et Panel sont
grimpés sur le balcon. — Au baisser du ri-
deau, on voit Karnitcheff traverser à cheval le
fond du théâtre, accompagné de quelques Co-
saques et poursuivi par les paysans. Tableau.
Changement à vue.)

Dix-Septième Tableau.

UNE AUBERGE A TURNA.

Portes et fenêtres au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAZARE, seul. Quo se passe-t-il donc à Izlaz ?
Depuis ce matin j'entends le tocsin... les pay-
sans se seraient-ils soulés contre les Russes ?
Pourquoi les Turcs ont-ils occupé ce village ?...
Ils veulent donc faire un mouvement en
avant ? Si je pouvais savoir quelque chose,
j'en instruirais le major Karnitcheff, et peut-
être me donnerait-il encore quelques pièces
d'or... Décidément, c'est un bon métier que
celui d'espion... et puis, ma conscience est
tranquille... je ne suis pas musulman, moi, je
suis juif... (Designant la porte de gauche.) Si
je pouvais seulement entendre ce qui se dit
dans cette chambre occupée depuis une heure
par une jeune femme turque qui vient d'ar-
river dans ce village accompagnée d'un colo-
nel français et de deux esclaves... Essayons !
(Il colle son oreille à la serrure.)

SCÈNE II.

LAZARE, KARNITCHEFF.

KARNITCHEFF, entrant précipitamment. La-
zare ! Lazare !

LAZARE, se retournant. Le major Karnit-
cheff !

KARNITCHEFF. Vite ! vite ! une chambre !
un déguisement !... je suis poursuivi !...

LAZARE. Mais ce village est occupé par les
Turcs. Il y en a jusque dans mon auberge.

KARNITCHEFF. Je leur échapperai si tu me
donnes ce que je te demande, et surtout si tu
me jures de ne pas me trahir.

LAZARE. Je vous le jure ! (Designant la porte
de droite.) Entrez-là... vous y trouverez ce
qu'il vous faut... Je vous prévendrai quand
vous pourrez sortir sans danger.

KARNITCHEFF, lui donnant sa bourse. Merci !
merci ! voilà pour reconnaître ton dévoue-
ment. (Il entre dans la chambre. Tom John
paraît sur le seuil au fond.)

LAZARE, l'apercevant et refermant vivement
la porte. Il était temps !

SCÈNE III.

LAZARE, TOM JOHN.

TOM JOHN, entrant. Cré nom ! cré nom ! ce
n'était pas une bataille ! c'était un steople-
chase ! (Il s'assied.) Ouf !

LAZARE, le saluant d'un air obséquieux. Que
faut-il servir à Monsieur ?

TOM JOHN. Un Cosaque !... Vous n'avez pas
vu un Cosaque, un officier russe, arriver ici...
convoi express, train de grande vitesse ?

LAZARE. Je n'ai vu personne.

TOM JOHN. J'y retourne. Figurez-vous, au-
bergiste, que je le poursuis depuis une heure,
à travers des chemins que le diable s'en cas-
serait les guibolles...

LAZARE. Pourquoi le poursuivez-vous?
TOM JOHN. Ho!... Pour l'attraper, donc...
est-il melon, est aubergiste?

LAZARE. Quo vous a-t-il fait?

TOM JOHN. Rien... à moi; mais il a asticoté
les Turcs, et les Turcs sont mes amis... mes co-
pains... Entendez-vous, aubergiste?

LAZARE. Ne vous fâchez pas.

TOM JOHN. Ho!... Je me fâcherai, si je veux;
entendez-vous, mentzingue.

LAZARE. Revenons à votre homme, et racon-
tez-moi ce qui s'est passé.

TOM JOHN. Je vais raconter à vous. Il y avait
dans le village d'Izlaz, — tout près d'ici — un
détachement de Cosaques. Ces coquins enle-
vaient les femmes, pillaient les maisons... si
bien que les paysans valaques se disent : cla-
quer pour claquer, autant claquer d'un coup
de feu que de claquer de faim. C'était crâne-
ment raisonner, ça. N'est-ce pas, mentzingue?

LAZARE. Mais...

TOM JOHN. Tai-vez ton bec!... j'ai pas fini. —
Ce matin donc, ils se soulevèrent, et avec
l'aide de deux vieux troupiers français, ils
commencèrent la trépiquée... mais les Cosa-
ques étaient dix contre un... Heureusement
que nous sommes arrivés comme mars en ca-
rême... Je dis moi et un brave pioupiau de
mes connaissances; alors tout a changé de
face... les cavaliers de l'Ukraine nous ont
tourné les talons... J'avais pigé un officier
russe... je me suis attaché à lui, histoire de
lui faire un bout de conduite, et aussi parce
que mon ami Panel me l'avait particulière-
ment recommandé. A quelques milles de ce
village, je lui ai envoyé une... comment dites-
vous?... une prune, qui a descendu son che-
val... mais l'homme jouait toujours des ar-
pions... J'ai continué la partie de barres...
j'allais l'atteindre, lorsqu'il a tourné au coin
de cette maison. Quand je suis arrivé... ber-
nique!... plus personne! cré nom! cré nom!

LAZARE. Attendez donc! attendez donc!...
Un homme qui courait... un uniforme russe...
si! je l'ai vu!

TOM JOHN, se levant. Ho!

LAZARE. Il a passé devant cette maison...
(*Désignant la droite de la rue.*) Il est disparu
de ce côté.

TOM JOHN, se rasseyant. Oh! non!

LAZARE. Comment, non?

TOM JOHN. Vous blaguez!

LAZARE. Je blague!

TOM JOHN. Yes! La rue est longue et toute
droite. Si j'ai de mauvaises quilles, j'ai de
bons quinquets... Si le Cosaque avait suivi la
rue, je l'aurais vu... et je n'ai rien vu du
tout... Il doit être ici.

LAZARE. Mais, je vous jure!

TOM JOHN. Vous allez blaguer encore.

LAZARE. Mais...

TOM JOHN. Taisez ton bec... je vais visiter
la cassine... Allons, montrez-moi le chemin...
Par le flanc gauche, marche!... (*Ils sortent
par le fond.*)

SCÈNE IV.

LE COLONEL DURIVEAU et AISSÉ, suivie de
deux femmes esclaves; ils entrent par la gauche.

LE COLONEL. Aissé, votre père m'a chargé
de veiller sur vous... et, puisque vous êtes
venue jusqu'à moi, puisqu'à cette heure vous
me témoignez assez de confiance pour réclamer
ma protection, je dois vous dire ceci : Aissé,
vous êtes seule, vous êtes orpheline... je vous
aime, voulez-vous être ma femme?

AISSÉ. Colonel, vous avez deviné mes senti-
ments; vous savez que je suis fière et heu-
reuse de l'amour que je vous inspire... mais
une promesse solennelle me lie à un ami de
mon père.

LE COLONEL. Ismaïl! mais vous ignorez donc
les bruits qui courent sur cet homme?

AISSÉ. Que voulez-vous dire?

LE COLONEL. On prétend, Aissé, qu'Ismaïl
est un espion à la solde de la Russie; on a cru
le reconnaître en conférence, la nuit, avec le
commandant du fort Saint-Nicolas, une heure
avant l'attaque de cette citadelle par nos
troupes.

AISSÉ. Impossible!

LE COLONEL. On assure que c'est lui qui a
prévenu l'amiral russe à Sébastopol de l'isole-
ment de la flotte turque à Sinope. On va même
jusqu'à dire qu'il a servi de pilote à l'escadre
russe, et qu'il présidait au massacre de nos
malheureux amis... S'il en était ainsi, Aissé,
cet homme serait plus qu'un espion, plus
qu'un traître; cet homme serait le meurtrier
de votre père.

AISSÉ. La preuve! la preuve de ce que vous
dites là?

LE COLONEL. La preuve... je ne l'ai pas en-
core, mais mon père s'est engagé à me la
donner... Jusque-là, Aissé, promettez-moi de
ne pas lier votre sort à celui de cet homme,
jusque-là, permettez-moi d'espérer.

AISSÉ. Mon cœur est trop complice de vos
désirs pour ne pas être disposé à vous croire...
cependant...

SCÈNE V.

LES MÊMES, DURIVEAU, PANEL.

PANEL, entrant précipitamment. Colonel!
colonel!

LE COLONEL. Qu'y a-t-il?

PANEL. Votre père! (*Duriveau entre soutenu
par deux paysans Valaques.*)

LE COLONEL. Mon père! blessé!...

DURIVEAU. Ce n'est rien... une égrati-
gnure...

LE COLONEL, appelant. Holà!... quelqu'un!...
prenez le chirurgien.

DURIVEAU. C'est inutile... en t'embrassant,
je suis guéri!...

LE COLONEL. Mon père, je suis heureux,
bien heureux de vous revoir, car je suis por-
teur d'une bonne nouvelle.

DURIVEAU. Laquelle?

LE COLONEL. J'ai écrit en France, mon père;
j'ai raconté vos souffrances pendant trente-

huit ans de captivité, votre conduite héroïque au fort Saint-Nicolas, et l'empereur qui ne laisse aucune douleur sans consolation, aucune action d'éclat sans récompense, m'a répondu en m'annonçant qu'il vous nommait, vous Panel, chevalier, et vous, mon père, officier de la Légion d'honneur.

PANEL. La croix!... j'ai la croix, monsieur Duriveau!

DURIVEAU. Je suis flatté... très-flatté... cré nom de nom!

LE COLONEL. Et pour doubler le prix de la récompense, il a voulu que le fils fût chargé d'annoncer au père cette heureuse nouvelle, et d'attacher à sa boutonnière le signe de l'honneur.

DURIVEAU et PANEL s'inclinant. Vive l'empereur! (Le colonel attache sa croix à la boutonnière de Duriveau qui donne la sienne à Panel.)

LE COLONEL. Mais vous êtes souffrant, mon père... vous vous soutenez à peine... monsieur l'aubergiste...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LAZARE, puis KARNITCHEFF, LE COLONEL, désignant la chambre de droite. Ouvrez nous cette chambre... que mon père puisse s'y reposer!

LAZARE. Cette chambre est occupée, mon officier.

AÏSSÉ, rirement. Pronoz la mionno.

LE COLONEL. Non, Aïssé, non... (A l'aubergiste.) Priez la personne qui occupe cette chambre de nous la céder... dites que c'est pour un blessé.

LAZARE. Impossible!... on m'a expressément défendu d'entrer.

PANEL. Ah bien! c'est ce que nous allons voir. (Il frappe.) Ouvrez!... ouvrez ou j'enfonce la porte!

KARNITCHEFF, paraissant vêtu en Turc, son manteau sur les yeux. Quo voulez-vous?

LE COLONEL. Pardon, monsieur... c'est pour un blessé... voilà notre excuse... voulez-vous nous céder votre chambre?

KARNITCHEFF. Volontiers. (Il fait un pas pour sortir.)

DURIVEAU, se soulevant. C'est singulier... cette voix...

TOM JOHN, arrivant au moment où Karnitcheff va pour sortir. Halte-là! mon bonhomme! tu as changé d'habits, mais non pas de visage. (Rabattant son manteau.) Regardez!

AÏSSÉ et LE COLONEL. Ismaïl!

DURIVEAU. Ismaïl! non pas! mais le Russe Karnitcheff, l'ex-gouverneur des mines de la Sibérie.

TOUS. Karnitcheff!

DURIVEAU. Un homme qui inventait des supplices pour les pauvres prisonniers, un homme qui faisait marquer d'un fer rouge ceux qui tentaient de s'évader et que moi j'ai marqué au front, et la preuve, la voici. (Il veut lui arracher son turban, Karnitcheff recule.)

PANEL, jetant le turban à terre. Saluez donc, monsieur Karnitcheff.

TOM JOHN, qui est rentré dans la chambre en sort de nouveau avec la tunique et le casque de Karnitcheff. Et si ça ne suffit pas pour le faire reconnaître, voici ses frusques!

LE COLONEL. Doutez-vous encore, Aïssé?

AÏSSÉ. Ah! l'infâme! l'infâme!

KARNITCHEFF. Eh bien, oui, c'est vrai... grâce à moi, la flotte turque est détruite; Sinope est en cendres; j'ai servi mon pays à ma manière, et si vous me tuez, ma mort sera glorieuse!

LE COLONEL. Tu te trompes, Karnitcheff. Tu mourras chargé de l'exécration du monde entier, des malédictions de tes victimes, du mépris de tous, tandis que le soldat loyal tombe entouré des sympathies de l'Europe civilisée; il meurt de la mort des braves; toi, tu mourras de la mort des traitres! Qu'on l'arrête! il sera jugé par un conseil de guerre!

TOM JOHN, s'avançant vers lui. Cette fois, mon bonhomme, tu es arque-pincé.

KARNITCHEFF. Pas encore! (il s'élançe par la fenêtre.)

TOM JOHN. Feul (il lui tire un coup de pistolet.) J'ai mis dans la moucho... ça y est!

LE COLONEL. Eh bien, Aïssé?

AÏSSÉ. Voici ma main, colonel.

DURIVEAU. Bravo! cré nom de nom! C'est moi qui me charge d'élever les moutards, et je leur apprendrai à chérir les Cosaques!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, remettant une lettre au colonel. Mon colonel! une dépêche du général!

LE COLONEL, après avoir lu. « Ordre du général en chef des troupes françaises de l'armée d'Orient qui me rappelle à Constantinople pour prendre le commandement de mon régiment. » (Aux personnages présents.) Les troupes françaises et anglaises ont débarqué et sont en marche sur Constantinople. La Turquie est sauvée! Venez mon père... Venez, Aïssé... à Constantinople, mes amis! à Constantinople! (Tout le monde sort.)

Dix-Huitième Tableau.

LE BOSPHORE.

La pointe du sérail. Une vue du Bosphore et de Constantinople. Le peuple couvre le quai. Les canons du fort saluent les flottes alliées qui leur répondent!... Le port est couvert de pavillons anglais et français, en avant sont les deux vaisseaux amiraux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURIVEAU PERE, PANEL, FRANÇOIS, CESAR, BOULBOULA, HOMMES et FEMMES DU PEUPLE, SOLDATS TURCS et ÉGYPTIENS formant la haie.

CRIS DE LA FOULE. Vivent les Français! vivent les Anglais!

DURIVRAU entrant avec Panel. Voici les équipages des escadres qui vont débarquer... Embrassez-moi, Panel, je puis mourir... j'ai revu des soldats français...

PANEL. Je ne sais pas... si ça vous fait le même effet qu'à moi, capitaine, mais j'ai envie de pleurer...

CÉSAR, de l'autre côté, il tient sa clarinette à la main. Si je savais où est Léocadie... il ne manquerait plus rien à mon bonheur!... (Apercevant François à qui Boulboula donne le bras) Ma femme!

FRANÇOIS. Hein! quoil

BOULBOULA. Mon mari! ciel!

CÉSAR. Rendez-moi ma femme! Voulez-vous lâcher ma femme! (Il la tire par le bras.)

FRANÇOIS, saisissant la clarinette. Hé! dites donc, vous, je ne sais qui vous êtes! je ne vous connais pas, donnez-moi des preuves.

CÉSAR. Veux-tu lâcher ma clarinette, infâme ravisseur!

FRANÇOIS. Lâchez la femme, vous! ce n'est pas pour vous que je l'ai arrachée du sérail d'Hasseliu-Bey!..

PANEL, s'avançant. Qu'y a-t-il donc?... César! François!

FRANÇOIS. Mon oncle! (Il lâche Boulboula et se sauve en emportant la clarinette de César.)

CÉSAR, terrant sa femme sur son cœur. Ma femme! ma chère Léocadie! (Cherchant à terre.) Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu!... où est-elle? qu'est-elle devenue?..

PANEL. Quo cherchez-vous donc?

CÉSAR. Ah! mon Dieu, quel malheur! j'ai retrouvé ma femme, mais j'ai perdu ma clarinette!.. (A ses voisins.) Vous n'avez pas vu ma clarinette? elle sera tombée dans la lutte... Attendez-moi, Léocadie... je reviens... (Aux spectateurs.) Vous n'avez pas vu ma clarinette, messieurs? (Il sort en cherchant.)

PANEL, sortant après lui. César! César! il est fou!

FRANÇOIS, rentrant par un autre côté. Boulboula!

BOULBOULA. François...

FRANÇOIS. Vite! vite! pendant qu'il cherche son instrument, filons! (Ils disparaissent.) — Salve d'artillerie. — Le Sultan paraît sur la terrasse. — Les deux amiraux débarquent au fond.

CRIS DE LA FOULE. Vive la France! vive l'Angleterre!

SCENE II.

LE SULTAN, LE GRAND VIZIR, HASSEIN-BEY, MINISTRES, L'AMIRAL ANGLAIS, LE VICE-AMIRAL FRANÇAIS, LES AMBASSADEURS. — PEUPLE, SOLDATS, MATELOTS, etc.

LE SULTAN, aux amiraux. Représentants de l'Angleterre et de la France, recevez l'expression de ma joie et de ma reconnaissance. —

Vous pourriez dire à votre Empereur et à votre Reine quel accueil enthousiaste vous a fait ici le peuple ottoman, et s'il y a un bonheur pour moi, c'est de voir les deux premières puissances du monde se donner la main et marcher ensemble, non pas à des conquêtes, mais à la défense d'un pays qui tendait vers elles ses mains suppliantes... réunies comme vous l'êtes à cette heure, vous êtes et vous serez à jamais les maîtresses du monde et l'avenir ouvrira son livre d'or pour y graver vos victoires.

TOUS. Vive la France!... vive l'Angleterre! (Au moment de monter les gradins qui conduisent à la terrasse, l'amiral français cède le pas à l'amiral anglais.)

L'AMIRAL FRANÇAIS. Passez le premier, monsieur!.. à vous l'honneur... à vous de commander, à moi d'obéir!..

L'AMIRAL ANGLAIS. Quoique plus jeune que moi, monsieur, vous comptez plus d'années de service dans votre grade, et en vous ceint le pas, je rends hommage en même temps au pays que vous représentez, et à l'homme que j'estime et que j'aime! (L'amiral lui tend la main.)

L'AMIRAL FRANÇAIS. Merci, monsieur... mais on ne commande pas à des hommes tels que vous... Unis tous les deux par les mêmes sentiments d'honneur et d'humanité... comme vous, lorsque vous commanderez, je saurai obéir!..

LES MATELOTS. Vivent les amiraux!..

TOUS. Vivent les amiraux!.. (Tout l'état-major prend place sur la terrasse.)

CRIS DE LA FOULE. Vive la France! vive l'Angleterre! (Débarquement des troupes alliées. — Un rang de Français, un rang d'Anglais et ainsi de suite, au milieu d'une foule enthousiaste. — Les drapeaux Anglais et Français s'inclinent devant le Sultan. — Les tambours battent aux champs. — Tableau. — Changement à vue.)

Dix-Neuvième Tableau.

L'ANGLETERRE ET LA FRANCE DONNANT LA PAIX AU MONDE.

APOTHÉOSE.

Au fond, la Turquie, représentée par une femme assise sur un trône, à ses côtés la France et l'Angleterre se donnant la main, au-dessus de sa tête, dans le lointain, armées française et anglaise; sur le devant et à terre, Cosaques renversés et vaincus.

FIN.